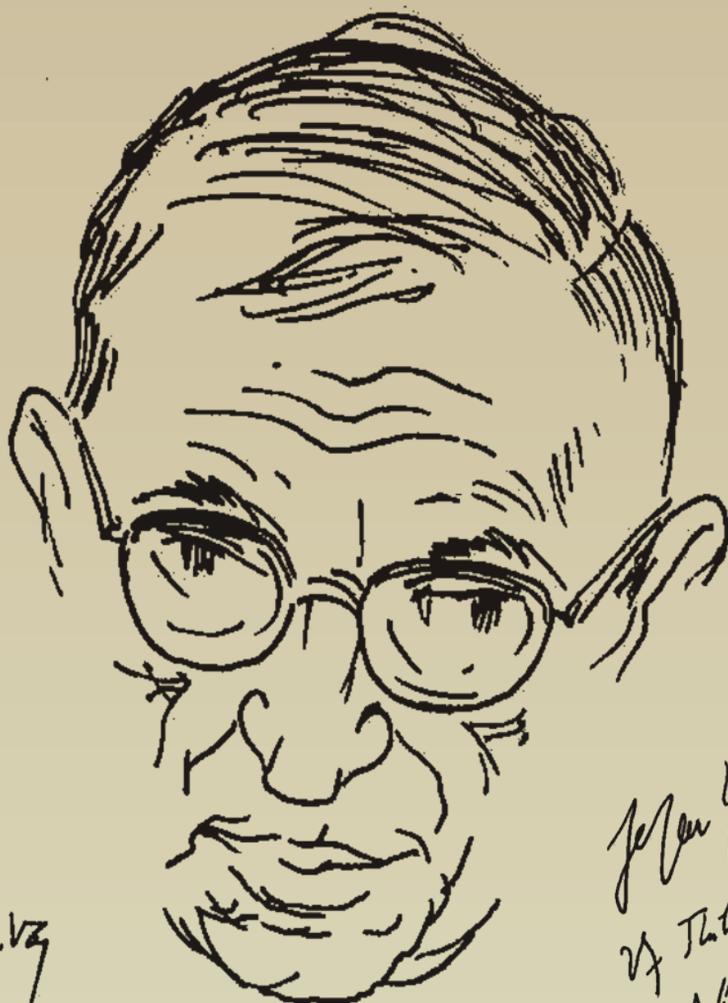


Cahiers LITUANIENS



N°16 - Automne 2017 - 18^e année



Cahiers
LITUANIENS
Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

N°16 / 2017
Strasbourg, automne 2017

Revue publiée avec le soutien de
la Fondation Robert Schuman (Paris) et de
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar).

Illustration de couverture :

*Jean-Paul Sartre, croquis de presse, 1965, par Erikas Varnas
(avec l'aimable autorisation de son fils, Titas Varnas)
Le dessin comporte, en bas à droite, l'autographe de J.-P. Sartre, la mention
de la date et du lieu (« 27 juillet 65, Vilnius ») de la main du philosophe.*

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Liucija Černiuvienė, Marie-Françoise Daire,
Piotr Daszkiewicz, Marie-France de Palacio, Corine Defrance,
Liudmila Edel-Matuolis, Julien Gueslin, Uwe Hecht, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini,
Caroline Paliulis, Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė, Marielle Vitureau,
Bernard Vogler.

Crédits photographiques :

Bibliothèque de l'Institut de littérature et traditions de Lituanie : p. 6, 9, 14, 17.

Archives de la famille Varnas : p. 18.

Archives municipales de Saint-Louis : p. 21, 26.

Bibliothèque universitaire de Heidelberg : p. 34, 47.

Collection Jonas Jagėla : p. 41.

Musée national de Lituanie : p. 42.

Muséum national d'Histoire naturelle : p. 45.

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2017

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Kocher, Rosheim

Dépôt légal : 4^e trimestre 2017

Tous droits réservés

Site web et mise en ligne : Frédéric Cottart

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en Alsace

Editorial

En l'an 2000, le premier numéro de notre revue avait publié un témoignage exceptionnel sur l'étonnant voyage de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir en Lituanie en 1965, séjour immortalisé par la célèbre photographie réalisée par Antanas Sutkus montrant Sartre gravissant la dune de Nida. Notre témoin était le principal accompagnateur des deux personnalités françaises, le romancier Mykolas Sluckis qui avait été missionné pour cette tâche par l'Union des écrivains de la Lituanie soviétique dont il était un membre actif¹. Nous revenons cette année sur ce séjour avec deux articles, l'un resituant ce séjour dans le contexte général des voyages de Sartre en URSS, l'autre centré sur la signification de ce séjour pour les Lituaniens. Nous les devons à deux éminents universitaires qui ont accepté de nous faire part de leurs travaux à ce sujet : Cécile Vaissié, professeur en études russes et soviétiques à l'Université Rennes 2, et Solveiga Daugirdaitė, chercheur à l'Institut de littérature et traditions de Lituanie.

Le second sujet est lié à la date du 16 février 1918, jour de la Déclaration d'indépendance de la Lituanie, dont le pays va commémorer le centenaire l'an prochain. Qui sait en France qu'un écrivain originaire d'Alsace joua un rôle à la fois important et rocambolesque dans la diffusion de cet acte dans le monde ? Cet épisode historique ne fut pourtant pas fortuit, l'homme, Oskar Wöhrle – qui a séjourné pendant trois ans à Vilnius où il fréquenta les milieux intellectuels et politiques lituaniens – ayant par ailleurs apporté une contribution significative à la découverte de la culture lituanienne en Allemagne.

Avec l'écrivain Jonas Biliūnas, nous découvrons le bref récit d'un voyage du tsar Alexandre III à la fin du XIX^e siècle, une fresque de mœurs peut-être pas si lointaine de nous, au vu d'événements qui se passent aujourd'hui.

Ce numéro s'achève avec l'histoire du buste du naturaliste L.H. Bojanus, qui fit un étonnant voyage de Vilnius à Bouxwiller, et avec un épilogue à celle du bison de Białowieża, évoqué dans notre numéro 14 (2015).

On notera par ailleurs que l'article de Jean-Claude Lefebvre paru l'an dernier dans notre revue sur ces deux ovnis littéraires que furent, dans les années 1970, les romans *La folle de Lituanie* de Bertrand Poirot-Delpech et *Démone en Lituanie* d'Henri Guignonat, valut une intéressante interview de son auteur dans un grand quotidien de Vilnius².

¹ L'article est en ligne sur le site web de la revue : <http://www.cahiers-lituaniens.org/sartre.htm>

² Ramūnas Gerbutavičius, *Prancūzams lietuvis – ir demonė, ir beprotė*, „Lietuvos rytas“, 20.08.2017 <http://lietuovsdiena.lrytas.lt/aktualijos/2017/08/20/news/prancuzams-lietuves-ir-demone-ir-beprote-2265461/>

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	3
Sartre et Beauvoir en Lituanie : incompréhensions, manipulations réciproques et silences	5
<i>Cécile Vaissié (professeur en études russes et soviétiques à l'Université Rennes 2)</i>	
Le séjour de Sartre et Beauvoir en Lituanie : quelle signification pour les Lituaniens ?	13
<i>Solveiga Daugirdaitė (chercheur à l'Institut de littérature et traditions de Lituanie - LLTI)</i>	
L'écrivain et poète Oskar Wöhrle (1890-1946), un rebelle saisi par la Lituanie	21
<i>Marc Chaudet (philosophe et traducteur) et Philippe Edel (Cercle d'histoire Alsace-Lituanie). Texte suivi d'un poème de Wöhrle traduit par Daniel Muringer</i>	
Jonas Biliūnas : les voyages du tsar Alexandre III	36
<i>Introduction et traduction par Jean-Claude Lefebvre (professeur de lettres)</i>	
Le buste de Louis Henri Bojanus, une histoire entre Vilnius et Bouxwiller	41
<i>Philippe Edel (Cercle d'histoire Alsace-Lituanie) et Piotr Daszkiewicz (historien des sciences au Muséum national d'histoire naturelle, Paris)</i>	
Un bison de Białowieża pour le musée de Strasbourg – complément d'enquête	45
<i>Piotr Daszkiewicz (Muséum national d'histoire naturelle, Paris), Tomasz Samojlik (chercheur à l'Institut de biologie des mammifères de l'Académie polonaise des sciences, Białowieża) et Anastasia Fedotova (Institut d'histoire de la science et de la technologie de l'Académie des sciences de Russie).</i>	
Turiny's lietuvių kalba - Summary in English	48

Sartre et Beauvoir en Lituanie : incompréhensions, manipulations réciproques et silences

Cécile Vaissié

Sartre, qui vient de fêter ses soixante ans, et Simone de Beauvoir séjournent en Lituanie du 26 juillet au 3 août 1965¹. La période est aussi intéressante qu'instable, et pas seulement parce que cet été 1965 marque le vingt-cinquième anniversaire du rattachement des trois républiques baltes à l'URSS. En effet, depuis le séjour précédent du couple en URSS (du 1er juin au 10 juillet 1964), Nikita Khrouchtchev a été écarté de son poste de numéro 1 du Parti, ce qui semble annoncer la fin du Dégel. Par ailleurs, en février 1965, les Américains ont commencé à bombarder le Nord-Vietnam, ce qui a amené Sartre à annuler, de façon très publique, un voyage prévu aux États-Unis. Ce refus a été largement médiatisé par Moscou² : dans leur vision bipolaire du monde, les autorités soviétiques continuent de considérer Sartre comme un « compagnon de route » – à surveiller certes, mais utile. En Lituanie, la visite du philosophe est un événement, et l'élite littéraire et artistique locale cherche à rencontrer celui à qui le prix Nobel a été décerné quelques mois plus tôt et qui l'a « refusé », tandis que Simone de Beauvoir ne suscite pas plus d'intérêt là qu'ailleurs en URSS. Néanmoins, ce séjour, entouré d'incompréhensions et de manipulations, ne semble avoir donné, en dépit des apparences, que de maigres résultats.

Une destination parmi d'autres, avec Beauvoir et Zonina

Baucoup de ceux qui se réjouissent de voir Sartre en Lituanie cet été-là sont persuadés que le philosophe français a fait le choix conscient de cette destination parce que, comme l'écrira le prosateur Mykolas Sluckis, la Lituanie est un lieu à part, ayant « réussi à négocier [...] un ensemble considérable de libertés artistiques, incomparable à celui des autres républiques » : « Par son choix double – Moscou et la Lituanie – Sartre avait vraisemblable-

¹ Ce sont les dates données par Léna Zonina dans son rapport : RGALI (Archives d'État de Russie pour la Littérature et l'Art) 631 / 26 / 3017 / p.4. Les déplacements du couple en URSS, entre le 3 juillet et le 5 août 1965, ne sont pas indiqués dans le même ordre chronologique dans ce rapport de Zonina et dans les souvenirs de Beauvoir, *Tout compte fait*. Après recoupements avec, notamment, la presse de l'époque, il apparaît que le rapport de Zonina est fiable sur ce point, alors que les souvenirs de Beauvoir contiennent un certain nombre d'erreurs factuelles.

² « Žan Pol' Sartr – Počemu ja ne poexal v Ameriku », *Izvestija*, 6 avril 1965, p.3.

ment voulu exprimer son indépendance d'esprit³. » Il n'en est rien. Ce voyage est le neuvième de Sartre en URSS ; le philosophe y retournera avec Beauvoir en mai 1966, puis, très brièvement, en octobre 1966. À deux occasions, il est venu sans elle, et ses séjours ont eu des durées très variables – de deux jours à six semaines environ. Ils se répartissent en deux groupes : d'une part, les trois de 1954 et 1955 ; d'autre part, les huit entre le 1er juin 1962 et octobre 1966. Entre les deux, il y a la



À l'aéroport de Vilnius, au premier plan : Kostas Korsakas, Jean-Paul Sartre, Léna Zonina, Simone de Beauvoir ; au second plan : Feliksas Strumilas (président de la commission des relations extérieures du Soviet suprême de la RSS de Lituanie), Juozas Subatavičius (traducteur), Phillip Bonosky, Albertas Laurinčiukas (LLTI Biblioteka)

rupture avec l'URSS et le PCF, rupture proclamée publiquement par Sartre après l'intervention soviétique en Hongrie en octobre 1956.

Au cours de ses séjours précédents, Sartre a visité plusieurs villes de Russie (Moscou et Leningrad, mais aussi Zagorsk, Rostov-le-Grand, Iaroslavl, Vladimir, Souzdal, Novgorod et Pskov). Il s'est aussi rendu en Ouzbékistan (1954), en Ukraine (Kiev en 1962 et 1964, la Crimée en 1963), en Géorgie (1963), en Arménie (1963) et en Estonie (1964). En 1966, il visitera de nouveau, avec Beauvoir, outre Moscou et Leningrad, l'Ukraine (Yalta, Odessa et Lvov) et la Moldavie (Kichinev). Pour lui, la Lituanie n'est qu'une république soviétique parmi d'autres.

Les séjours de Sartre en URSS ont plusieurs motivations, qui évoluent entre 1954 et 1966. D'abord, lui et Beauvoir aiment voyager : outre leurs vacances régulières en Italie, ils visitent, ensemble ou séparément, l'Espagne, la Grèce, les États-Unis, l'Amérique du Sud, la Chine, le Japon, l'Afrique du Nord, etc. En outre, l'URSS est encore pour eux le pays dans lequel le marxisme est mis en œuvre et où le communisme qu'ils appellent de leurs vœux se construit. Quoi de plus socialement valorisant dans leurs cercles que de prétendre connaître ce pays, ses confins, ses écrivains et ses artistes ? Par ailleurs, l'URSS a su instrumentaliser la peur qu'a le philosophe d'une nou-

³ Mykolas Sluckis, « Le séjour de Jean-Paul Sartre en Lituanie : huit jours inoubliables, 35 ans après », *Cahiers Lituaniens*, n°1, Automne 2000, p. 34-35.

velle guerre, et celui-ci a rejoint le mouvement soviétique pour la Paix, très idéologisé. Enfin, Sartre a noué, depuis 1962, une relation amoureuse intense avec « Léna » (en fait Lénina) Zonina, son interprète, à laquelle il a dédié *Les Mots*. Parfaitement au courant, Beauvoir facilite les rencontres du couple⁴. Les photographies prises lors du voyage en Lituanie sont d'ailleurs éloquentes : c'est Zonina que Sartre regarde, avec admiration et tendresse, Beauvoir étant souvent reléguée au second plan⁵. Pour Michel Rybalka, spécialiste du philosophe, ce « voyage à Vilnius » est donc « celui d'un couple-trio qui veut quitter la grande ville au milieu de l'été et aller passer quelques vacances près de la mer, dans un petit pays attachant mais peu connu⁶ ».

Très cultivée, intelligente et fine, maîtrisant le français à la perfection, Léna Zonina (1922-1985) travaille pour la Commission étrangère de l'Union des écrivains soviétiques : elle suit les parutions françaises, traduit des articles, résume certaines œuvres et accompagne les auteurs francophones en visite en URSS. Elle rédige aussi sur eux des rapports qu'elle envoie à cette Commission étrangère et qui peuvent « monter » jusqu'au secteur idéologique du Comité central. Telles sont les règles du fonctionnement soviétique. Le cinéaste Andreï Kontchalovski, fils d'un dirigeant littéraire soviétique, appellera cette Commission étrangère le « département tchékiste de l'Union des écrivains⁷ ». C'est assez logique : en Union soviétique, tous les contacts avec des étrangers se déroulent sous le contrôle de la police politique (le KGB). Néanmoins, le rôle de Zonina, dont le père a été envoyé au Goulag en 1949⁸, ne peut être réduit à une fonction de surveillance. D'abord, Sartre aurait été au courant de l'écriture de ces rapports⁹. En outre, à leur lecture, il est clair que Zonina se servait aussi de ces textes pour influencer sur les autorités et favoriser les souhaits de Sartre : par exemple, elle soulignait régulièrement à quel point il détestait les obligations officielles, de façon à réduire celles-ci à leur minimum. Surtout, il semble bien que Léna Zonina ait décrypté l'URSS pour Sartre, lui enlevant une partie des illusions¹⁰ qu'il nourrissait.

⁴ « Hazel Rowley, *Tête-à-Tête. The Tumultuous Lives and Loves of Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre*, New York, HarperCollins e-books.

⁵ NdA : Je remercie Solveiga Daugirdaitė de m'avoir montré, en avril 2017, de nombreuses photographies de ce voyage, archivées à l'Institut de littérature de Vilnius. Voir aussi ce que le photographe Antanas Sutkus a dit des relations entre Sartre et Beauvoir, et entre Sartre et Zonina, dans *Sartre & Beauvoir : Cinq jours en Lituanie*, 2005, <http://domi33.blogs.sudouest.fr/tag/lena+zonina> (vu le 20 août 2017).

⁶ Témoignage de Michel Rybalka dans : *Sartre & Beauvoir. Cinq jours en Lituanie*, *Ibidem*.

⁷ Andreï Končalovskij, *Vozvysjašij obman*, Moskva, kollekcija « Soveršennno sekretno », 1999, p.18.

⁸ « Ona pronešla svet », Lev Kopelev, Raïssa Orlova, *My žili v Moskve, 1956-1980*, http://www.belousenko.com/books/kopelev/kopelev_orlova_moskva.htm (consulté le 30 janvier 2017).

⁹ Gilbert Dagron, « Pour l'honneur de Mme Z. À propos de Sartre et de la Russie », *Commentaire*, n°113, printemps 2006, p.173-175.

¹⁰ *Ibidem*, p.174.

Un séjour en Lituanie reporté

C'est l'écrivain Ilya Ehrenbourg, intermédiaire entre l'URSS et les intellectuels français depuis plus de trois décennies, qui, de passage à Paris, a suggéré à Sartre de participer au Congrès de la paix devant avoir lieu à Helsinki en juillet 1965. Sartre a accepté et décidé de passer le reste de juillet en URSS avec Beauvoir¹¹. Le couple arrive donc le 3 juillet à Moscou et, accompagné par Léna Zonina, se rend aussitôt à Leningrad, puis à Pskov. Les 14 et 15 juillet, Sartre est à Helsinki, et y prononce – écrira Zonina qui n'y était pas – « un discours contre l'impérialisme américain¹² », avant de retrouver les deux femmes à Moscou. Zonina soulignera que, « d'après le plan du séjour » – car tout était planifié et validé par les autorités soviétiques –, Sartre et Beauvoir devaient se rendre en Lituanie le 17 juillet, visiter Vilnius et Kaunas, et se reposer huit-dix jours au bord de la mer. Toutefois, « à cause des fêtes du vingt-cinquième anniversaire du pouvoir soviétique en Lituanie, il a fallu reporter ce voyage au 26 juillet¹³ » : il n'y aura pas ces « huit-dix jours » sans obligations, auxquels Sartre semblait aspirer. Les Français restent donc à Moscou, y visionnent des films récents et y rencontrent des écrivains. Le 26 juillet, ils prennent l'avion pour la capitale lituanienne.

Ils y sont logés à l'hôtel Vilnius, situé sur la principale avenue de la ville, alors avenue Lénine, aujourd'hui avenue Gedimino. Certains s'étonneront que le couple n'ait pas été installé à l'hôtel Neringa voisin : celui-ci était bourré d'appareils de surveillance et d'écoute, tout comme le café du même nom¹⁴. À quelques minutes de marche se dresse le siège du KGB, qui a été celui du NKVD et de la Gestapo. Ni Sartre, ni Beauvoir dans ses souvenirs, ne lui consacreront une ligne.

Des rencontres sont organisées : une avec des gens de lettres et des travailleurs de la culture, à l'Union des écrivains lituaniens¹⁵, d'autres plus informelles chez des artistes ou chez Kostas Korsakas, le directeur de l'Institut de langue et littérature lituaniennes¹⁶. Toujours assez hautaine, Beauvoir trouvera Vilnius « médiocrement intéressant¹⁷ ». La suite du programme est celle, classique, d'un voyage touristique : Trakai ; Kaunas, son « fort où des résistants furent enfermés par les Allemands¹⁸ », le musée Čiurlionis et l'église Saint-Michel où se trouve alors le Christ en bois de Juozas Mikenas ; Klaipėda ; Nida et ses dunes ; Palanga. Sans la moindre journée de liberté.

¹¹ Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, Paris, Folio, 1972, p.429.

¹² RGALI 631 / 26 / 3017 / p.1.

¹³ RGALI 631 / 26 / 3017 / p.2.

¹⁴ Entretien de l'auteur avec Solveiga Daugirdaitė, Vilnius, 12 avril 2017.

¹⁵ RGALI 631 / 26 / 3017 / p.4.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p.433.

¹⁸ *Ibidem*, p.434.

Des accompagnateurs très idéologiques

Simone de Beauvoir soulignera dans ses mémoires qu'en Lituanie, comme dans toutes les républiques soviétiques, Sartre et elle ont été pris en main par une délégation d'écrivains, alors que, selon elle, ils avaient pleine liberté à Moscou et Leningrad¹⁹. Elle ne donnera aucun nom, comme elle ne l'a pas fait non plus pour les Géorgiens et les Arméniens : elle ne nomme que les Russes et les Ukrainiens – qu'elle croise aussi dans le mouvement pour la Paix –, ainsi qu'un Estonien qui a traduit la nouvelle de Sartre *Le Mur* avant la guerre. Les noms des responsables sont toutefois mentionnés dans le rapport de Zonina, et deux d'entre eux au moins sont ceux de personnalités ayant ou ayant eu des fonctions officielles explicitement politiques : outre Mykolas Sluckis, romancier et membre du PCUS depuis 1950, Eduardas Mieželaitis, poète et président de l'Union des écrivains lituaniens depuis 1959, est membre du Comité central du PC lituanien ; quant à



Laurinčiukas, Korsakas, Sartre, Beauvoir, Zonina, Mieželaitis, à la datcha de Korsakas à Turniškės (LLTI Biblioteka)

Kostas Korsakas qui, depuis 1946, est à la tête de l'Institut de langue et littérature lituaniennes, il a été, entre 1959 et 1963, vice-président du Soviet suprême de Lituanie. En 1940-1941, pendant la première annexion soviétique, Korsakas supervisait les éditions d'État en Lituanie. Il a passé la guerre à Moscou où il dirigeait le bureau des écrivains lituaniens et est revenu à Vilnius avec les troupes soviétiques.

Beauvoir soulignera sans enthousiasme que leurs hôtes « ne les ont guère quittés d'une semelle » : « Une fois, nous avons timidement suggéré qu'on nous laissât un après-midi flâner seuls dans la ville. Le soir ils ont demandé, d'un air un peu pincé : "C'était mieux sans nous ?" Nous avions de la sympathie pour eux ; mais nous n'aimions pas déambuler dans les rues avec une escorte de cinq à six personnes²⁰. » C'est pourtant ainsi, pour l'essentiel, que se déroule leur séjour.

¹⁹ *Ibidem*, p.432.

²⁰ Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p.432-433.

Au moins deux autres personnes, parmi celles ayant alors entouré Sartre et Beauvoir, s'avèrent très intéressantes. Plusieurs photographies montrent ainsi Albertas Laurinčiukas qui était certes membre de l'Union des écrivains, mais travaillait aussi au département de la propagande du Comité central du PC de Lituanie. Or, le 17 juillet 1965, quand la *Literatournaïa Gazeta*, journal central soviétique, a signalé qu'était fêté « le vingt-cinquième anniversaire du rétablissement du pouvoir soviétique en Lituanie, Lettonie, Estonie », elle a publié un texte de ce Laurinčiukas contestant les déclarations américaines selon lesquelles le pouvoir soviétique avait été imposé par la force dans les trois républiques et y opprimait les cultures nationales²¹. Laurinčiukas a également été correspondant aux États-Unis de plusieurs périodiques soviétiques entre 1959 et 1963, puis entre 1968 et 1970, et, à ses retours, il a publié des livres féroce­ment hostiles à ce pays et, surtout, terriblement caricaturaux : cela faisait partie de ses missions.

En outre, et des photographies en témoignent là-encore, Sartre et Beauvoir ont rencontré en Lituanie un écrivain américain, Phillip Bonosky (Bonoskis), qui, fils d'émigrés lituaniens, était membre du Parti communiste américain depuis 1938 et y avait été, pendant un temps, cadre à temps complet. Son livre *Brother Bill McKie* a été publié à Moscou en 1956, avec le sous-titre « Comment a été créé un syndicat dans les usines Ford », et deux autres de ses ouvrages sur la classe ouvrière américaine sont parus en URSS en 1961, dont un tiré à 100 000 exemplaires²². Les Français se croient-ils entourés d'auteurs et d'artistes ? Ils le sont surtout par des professionnels de la propagande et des militants communistes de haut niveau.

Un voyage utile ?

Dans ces conditions, comment un dialogue authentique avec les écrivains lituaniens serait-il possible ? Et sur quoi ? Ces derniers n'ont pas eu accès aux œuvres majeures de Sartre : en 1965, son seul livre publié en URSS est sa pièce *Nékrassov. La Putain respectueuse* est parue en russe dans une revue en 1955, mais pas encore en livre, et la nouvelle *Le Mur* en lituanien dans des revues en 1939, puis en 1965. Aucune œuvre de Simone de Beauvoir n'a été publiée en URSS avant 1968. Quant à Sartre, il ne semble pas manifester d'intérêt particulier pour la culture locale, même si, dans le journal lituanien *Vakariniš naujienos* (Les Nouvelles du Soir) daté du 27 juillet 1965, il affirme avoir beaucoup lu sur la littérature nationale et vouloir en savoir davantage sur elle, sur la vie et la langue lituaniennes²³.

²¹ *Literatournaïa Gazeta*, 17 juillet 1965, p.1 et 4.

²² Fichier de la Bibliothèque nationale ukrainienne, Kiev, consulté en août 2017.

²³ Article traduit du lituanien à l'auteur par Solveiga Daugirdaitė, Vilnius, 12 avril 2017.

Avant de quitter la Lituanie, Sartre y tient une conférence de presse où il évoque ses impressions de voyage. Zonina résumera :

« Le correspondant de TASS a demandé ce que Sartre pensait de la propagande américaine, selon laquelle les peuples des pays baltes étaient réduits en esclavage par l'URSS. Sartre a répondu qu'il avait passé plus d'une semaine en Lituanie, avait parlé avec de nombreux Lituanais et n'avait pas vu parmi eux le moindre esclave, que la foule qu'il avait pu observer à Vilnius, Kaunas et Palanga était pleine de joie, heureuse, et ne ressemblait pas à une foule d'esclaves²⁴. »

Les autorités soviétiques peuvent donc considérer ce séjour comme une réussite. À plus long terme, c'est moins sûr : si Sartre a raconté ses voyages, en Lituanie ou ailleurs en URSS, dans diverses interviews, il ne leur a pas consacré le moindre livre ou article. Comme s'il ne les avait vus que comme des escapades.

Le 3 août, Sartre, Beauvoir et Zonina reprennent l'avion pour Moscou. Les deux Français quittent l'URSS le 5 août. Cette fois encore, Zonina rédige un rapport de cinq pages²⁵ et y assure que Sartre n'avait, lors de ce déplacement, qu'un unique but professionnel : rencontrer, avant le congrès d'Helsinki, les Soviétiques engagés dans le mouvement pour la Paix. Elle résume les activités et les rencontres du couple – de Sartre surtout – en Russie et en Lituanie, et souligne que les deux Français sont « satisfaits » et « ont exprimé le souhait de revenir l'année suivante pour apprendre à connaître la vie des républiques d'Asie centrale en Union soviétique²⁶ ».

Conclusion

Sartre n'a pas voulu comprendre qu'il arrivait, en URSS en général, et en Lituanie en particulier, dans des sociétés gravement traumatisées par des décennies encore récentes de violences politiques extrêmes. Il n'a guère perçu les traces de ces violences et n'a pas pris la pleine mesure du contrôle idéologique qui l'entourait. Sans doute ne souhaitait-il ni ébranler ses constructions philosophiques et politiques par des réalités trop pragmatiques, ni porter tort à l'histoire d'amour qu'il vivait alors avec Madame Zonina. Néanmoins, c'est juste après ce voyage qu'il s'engagera pour la première fois en faveur d'un écrivain persécuté par le pouvoir soviétique : Iossif Brodski (Joseph Brodsky)²⁷, et il le fera, semble-t-il, suite à une suggestion d'Ehrenbourg²⁸, mais aussi peut-être de Zonina, elle-même proche d'Ehrenbourg.

²⁴ RGALI 631 / 26 / 3017 / p.4.

²⁵ RGALI 631 / 26 / 3017 / p.1-5.

²⁶ RGALI 631 / 26 / 3017 / p.4-5.

²⁷ RGANI (Archives d'État de Russie pour l'Histoire du Temps présent) 5 / 36 / 148 / p.152-153.

²⁸ Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p.431.



La célèbre photographie de Sartre sur la dune de Nida, prise par Antanas Sutkus et encore récemment mise en couverture par un hebdomadaire français

Faute d'un livre dans lequel le philosophe aurait raconté ce voyage en Lituanie, il reste surtout, de ce séjour, la photographie prise par le très talentueux Antanas Sutkus : Sartre tente d'avancer, seul, penché en avant, dans les dunes de Nida transformées en paysage lunaire. Cette image en noir en blanc semble illustrer l'un des thèmes majeurs de l'œuvre du philosophe, voire de sa vie : la solitude de l'être humain, au-delà des discours et des idéologies. Et cette solitude, douloureusement ressentie, a sans doute été l'une des causes de l'attirance de Sartre pour ce projet collectiviste soviétique où le « je » était censé se fondre dans le « nous ».

Le séjour de Sartre et Beauvoir en Lituanie : quelle signification pour les Litvaniens ?

Solveiga Daugirdaitė

Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre ont séjourné en Lituanie soviétique du 26 juillet au 3 août 1965, et Beauvoir décrit brièvement ce voyage parmi beaucoup d'autres dans son livre de mémoires *Tout compte fait* (1972). S'il ne semble pas avoir eu une quelconque importance pour le couple, ce séjour a été par contre considéré comme très important dans les milieux culturels litvaniens de l'époque¹.

Parmi les écrivains litvaniens qui accompagnaient le couple français figurait Mykolas Sluckis qui rédigea en 2000 pour les *Cahiers Litvaniens* ses souvenirs sur cette semaine qu'il résuma ainsi : « Elle a brillé comme une étoile filante [...] »². Cinq ans plus tard, il publia en Lituanie un texte plus détaillé sur ses entretiens avec ses hôtes, en réalité surtout avec Sartre. Ce séjour de Beauvoir et Sartre a également été décrit par les écrivains Justinas Marcinkevičius, Halina Korsakienė, Albertas Laurinčiukas et Marija Macijauskienė. D'autres artistes rappelèrent cette visite et sa signification pour eux dans leurs notes personnelles et mémoires : le peintre Augustinas Savickas, le chercheur littéraire Vytautas Kubilius, le poète proche du pouvoir Antanas Venclova et l'homme du parti Lionginas Šepetys.

L'auteur du présent article eut également des entretiens très instructifs avec d'autres témoins, comme la journaliste Birutė Liauškienė qui publia une interview avec Sartre en 1965, et les écrivains Kazys Saja et Algirdas Pocius ; ce dernier, en tant qu'employé de l'Union des écrivains de Lituanie, s'était occupé à l'époque de l'organisation pratique du séjour. Leurs souvenirs révèlent un grand respect pour leurs hôtes, un certain regard critique sur le passé, des détails parfois comiques du quotidien et, surtout, la conscience de la dimension exceptionnelle de l'évènement.

Les vingt-cinq ans de l'annexion soviétique

Dans la presse soviéto-litvanienne de 1965 et dans les mémoires cités, Sartre attire beaucoup plus l'attention que Beauvoir. Seuls des photographies ou des croquis de presse laissent souvent deviner que Beauvoir faisait partie du

¹ Cet article tire ses sources dans les recherches menées par l'auteur pour son livre *Švystelėjo kaip meteoras: 1965-ieji su Simone de Beauvoir ir Jeanu Pauliu Sartre'u*, Vilnius, Lietuvių literatūros ir tautosakos institutas (LLTI), 2015, 272 pages.

² Mykolas Sluckis, « Le séjour de Jean-Paul Sartre en Lituanie : huit jours inoubliables, 35 ans après », in : *Cahiers Litvaniens*, n°1, Strasbourg, automne 2000, p. 32-38.

voyage. Ses courtes réponses apparaissaient néanmoins dans plusieurs interviews, notamment sur la réussite des femmes dans la culture française et son admiration polie pour la Lituanie, « même par temps frais et pluvieux ». À côté de leur statut de philosophes et d'écrivains, les deux hôtes étaient également présentés dans les journaux comme des militants de la lutte pour la paix, cause que Sartre avait rejointe dès 1952.



De gauche à droite : Albertas Laurinčiukas, Feliksas Strumilas, Mykolas Sluckis, Eduardas Mieželaitis, Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre, Léna Zonina, Stasė Mieželaitienė, Kostas Korsakas, le 26 juillet 1965 (photo Balys Bučelis)

Le séjour des Français coïncidait avec les vingt-cinq ans de l'annexion soviétique des pays baltes, officiellement présentée à l'époque comme un rattachement volontaire à l'URSS. Durant tout l'été 1965, les journaux lituaniens ont rendu compte de la multitude de manifestations festives et de la visite de nombreuses délégations étrangères, la plupart venant du bloc communiste. Même si Sartre et Beauvoir n'y ont pas participé, le pouvoir

soviétique utilisa leur séjour et celui d'autres personnalités, aux yeux du monde, comme un soutien apporté par des intellectuels occidentaux. Aujourd'hui, la lecture des mémoires des Lituaniens étonne par le fait qu'aucun ne fait le lien entre le séjour des philosophes français et la commémoration de l'annexion soviétique dans le contexte de la guerre froide. Serait-ce douloureux pour eux, aujourd'hui encore, d'admettre que le régime totalitaire a été capable de manipuler, outre eux-mêmes, ces deux intellectuels célèbres dans le monde ?

La visite du couple de philosophes français a été d'abord perçue en Lituanie comme une marque de reconnaissance de sa culture. Pour les Lituaniens qui avaient douloureusement senti leur séparation de l'Europe, cette visite semblait démontrer que leur pays et les autres républiques baltes faisaient partie de la civilisation occidentale. Dans les années soixante, ces républiques s'étaient déjà habituées aux conditions de l'annexion et avaient retrouvé un calme relatif et un certain bien-être qui perdura jusqu'aux événements de Prague en 1968. Sartre condamna alors l'entrée des armées du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie et se fâcha définitivement avec l'Union soviétique. L'atmosphère un peu plus légère en Lituanie soviétique s'alourdit et l'espace de liberté – même restreint – se referma complètement après l'immo-

lation de Romas Kalanta à Kaunas en 1972. A posteriori, le séjour de Sartre symbolisa pour les Lituaniens la fin de l'espoir d'un « socialisme à visage humain ».

Une vraie curiosité pour l'Occident

Le seul et unique évènement public, durant ce séjour, a eu lieu au siège de l'Union des écrivains lituaniens, et le couple y a été surtout interpellé sur l'actualité culturelle en France : « Quels sont les auteurs préférés des lecteurs français ? », « Est-ce que Mauriac est populaire en France ? », « Comment est accueillie l'œuvre de Picasso ? ». Pour les Lituaniens souffrant d'isolement, chaque personne venue de l'Ouest représentait une source directe d'information sur le mode de vie de « là-bas ». Ces deux personnalités ne faisaient pas exception.

Sartre répondait avec beaucoup de désinvolture et d'humour. Ainsi, à la question sur « les nouveautés du théâtre français contemporain », il rétorqua en parlant de l'influence de Brecht. Il confia qu'il trouvait très pessimiste le théâtre de l'absurde, de Beckett et de Ionesco. Il nomma Zola comme l'auteur français le plus populaire et, interrogé sur la littérature contemporaine, il blagua en disant que l'on pouvait répondre d'une manière paradoxale : les bons auteurs ne sont pas lus et les mauvais ont beaucoup de succès. Dans *Tout compte fait*, Beauvoir remarqua que, l'année précédente, les étudiants de l'université de Lvov (Lviv) avaient posé les mêmes questions que les écrivains de Vilnius, et de même à Kichinev (Chisinau) : « Ils s'intéressaient au cinéma italien, surtout à Antonioni, et à la littérature française, surtout au nouveau roman et à Sagan ». Ce constat témoigne que les gens derrière le Rideau de fer, dont les Lituaniens, continuaient à s'intéresser à la culture occidentale et gardaient l'espoir d'en faire partie. Bien qu'elles fussent particulièrement rares, de telles visites donnaient malgré tout le sentiment d'appartenir à un monde en mouvement. Il est cependant fort probable que la majorité de ceux qui posaient ces questions n'avaient pas accès à ces films néoréalistes italiens, ni aux romans de Françoise Sagan, ni même aux œuvres de leurs hôtes.

En effet, la première traduction de Sartre en lituanien – la nouvelle *Le Mur* issue d'un recueil de nouvelles publié sous le titre éponyme – est parue dans la revue *Naujoji Romuva* en 1939, soit l'année même de sa parution en France. La nouvelle avait été traduite par Juozas Keliuotis (1902-1983), le rédacteur en chef de cette revue : il avait fait des études à la Sorbonne et a été condamné à son retour au Goulag à deux reprises, en 1945-1947, puis en 1952-1956. Ensuite, l'œuvre de Sartre n'a plus été traduite en lituanien avant cette visite de 1965. Même si Keliuotis, rejeté par le régime, n'a pas été invité aux rencontres avec les hôtes, la revue littéraire *Pergalė* réédita cette année-là sa traduction du *Mur*, dans une version remaniée. En 1966, le livre autobiogra-

phique *Les Mots* vit le jour en langue lituanienne. En 1969, le Théâtre dramatique académique d'État monta *Les Séquestrés d'Altona*. En 1974, le texte *L'existentialisme est un humanisme* parut dans une anthologie philosophique, et plusieurs pièces de théâtre de Sartre furent publiées.

Ce fut beaucoup plus difficile pour les œuvres de Beauvoir. Aldona Merkytė (1920-2009), qui avait déjà traduit *Les Mots* de Sartre, traduisit aussi le roman *Les Belles Images* (1966) et le récit autobiographique de Beauvoir *Une mort très douce* (1964). Néanmoins, alors que ces versions lituanienes auraient dû paraître en 1971, elles furent censurées suite aux prises de position des deux Français sur les événements de Tchécoslovaquie. Ceci retarda de plus de vingt ans la parution en Lituanie de ces œuvres de Beauvoir, ainsi que d'autres, qui ne furent éditées qu'après la chute de l'URSS : *Les Belles Images* et *Une mort très douce* en 1994, *Le Deuxième Sexe* en 1996, *Tous les hommes sont mortels* en 1999.

Montrer la Lituanie sous son meilleur jour

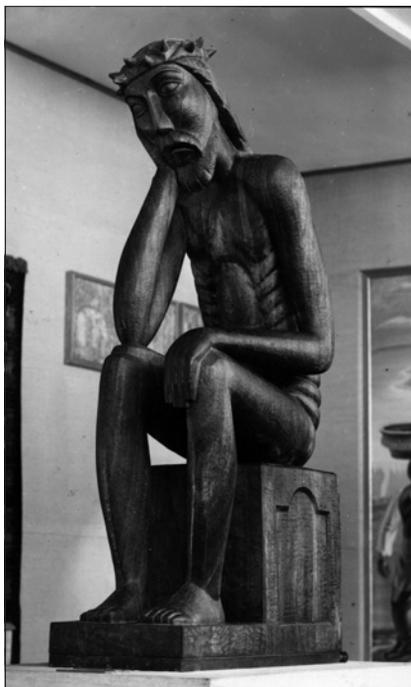
Cette visite a été prise par les Lituaniens comme une superbe occasion de montrer à leurs célèbres hôtes ce qu'il y avait de plus beau dans leur république. « Nous avons envie de connaître votre pays, de nous promener tranquillement dans les rues de Vilnius, de réfléchir », avait déclaré Sartre dès son arrivée au correspondant du journal de Vilnius *Vakarinis naujienos*. Cela exprimait certainement un désir caché de disposer d'un peu d'intimité, souhait difficilement compatible avec la célébrité de ces personnalités publiques. Dans ses mémoires, Beauvoir a exprimé le regret que les Lituaniens qui les avaient accueillis ne leur aient pas laissé de répit (« ils ne nous ont guère quittés d'une semelle »), bien qu'elle ne doutât pas des bonnes intentions du comité d'accueil.

Le programme prévu comprenait la visite des plus beaux sites lituaniens, tels que le centre historique de Vilnius avec ses églises et le château de l'île de Trakai, fraîchement reconstruit. Le couple a été invité à rendre hommage aux victimes de la Seconde Guerre mondiale au village de Pirčiupiai (incendié en 1944 avec ses 119 habitants) et à la prison du Fort IX à Kaunas. À Vilnius, ils ont été conduits dans l'atelier du peintre Augustinas Savickas et, à Kaunas, dans celui de la tisserande Anelė Mironaitė, ainsi qu'au musée M.K. Čiurlionis. À Kaunas, les invités ont également visité l'église Saint-Michel qui venait d'être transformée en galerie de sculpture et de vitraux (elle sera rendue au culte en 1992). Beauvoir a trouvé les vitraux « fort laids » mais a cependant aimé la sculpture du Christ en bois : « très beau, couronné d'épines, assis, la joue appuyée contre sa main, c'est l'image même du délaissement ». Sartre dira la même chose au moment de son départ : « Je suis ravi d'avoir vu tant de

vieilles légendes qui retrouvent une nouvelle vie dans des intérieurs contemporains et j'admire le lien de la sculpture contemporaine avec les figures populaires ciselées en bois. Votre sculpture nous est proche et compréhensible et, en même temps, profondément originale ».

Le photographe Antanas Sutkus a immortalisé les deux hôtes, à côté du poète Eduardas Mieželaitis, en train d'admirer la sculpture du Christ mentionné par Beauvoir. Pour les Litvaniens, la figure en bois du Christ de pitié, la tête penchée s'appuyant sur une main, triste et pensif, porte un nom spécifique : *Rūpintojėlis*. La racine du mot lituanien signifie « se préoccuper », « prendre soin de ».

Pour plus de précision, la sculpture admirée était une version agrandie – de plus de deux mètres de haut – de la figure populaire traditionnelle du Christ de pitié, exécutée par le sculpteur professionnel Juozas Mikėnas. Elle avait été réalisée dans du chêne massif pour le stand lituanien de l'Exposition universelle de 1937 à Paris. L'œuvre devait illustrer l'art traditionnel du pays et rappeler les souffrances du peuple lituanien. Une telle représentation archaïque de la Lituanie avait été critiquée à l'époque par certains milieux modernistes qui ne voyaient en elle qu'une incarnation de la culture nationale paysanne. Il est paradoxal que cette image de la Lituanie ait profondément pénétré la conscience de la plupart des Litvaniens. Il est intéressant aussi de constater que l'œuvre réalisée en 1937 était tellement juste du point de vue conceptuel et parfaite sur le plan artistique que, trente ans plus tard, Sartre et Beauvoir ont été impressionnés d'y percevoir le reflet de la mentalité lituanienne, même si la sculpture n'était pas présentée dans son environnement initial. À présent, celle-ci est exposée au Musée des beaux-arts M.K. Čiurlionis à Kaunas.

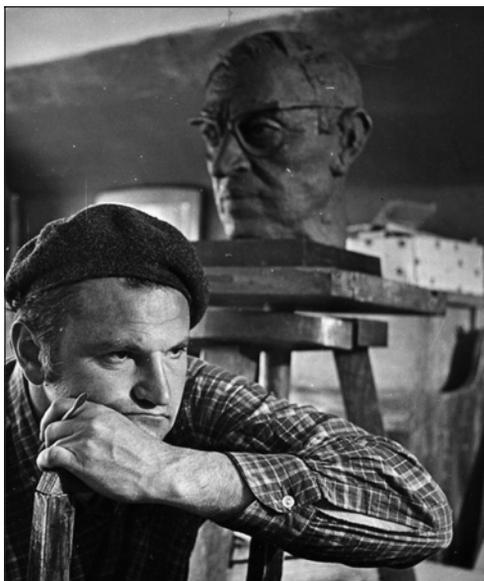


Le *Rūpintojėlis* de Juozas Mikėnas
(LLTI Biblioteka)

Les conséquences artistiques de ce séjour

La visite des philosophes français a inspiré plusieurs œuvres littéraires, parues en Lituanie par la suite. Le cycle poétique *Grimaces de bois* d'Eduardas Mieželaitis, paru en 1970, s'ouvre ainsi sur un dialogue entre Sartre et le Dieu de bois, dans la première poésie intitulée *Le Philosophe en bois*. Le récit tragico-comique *Le garçon qui servit Sartre* (1989), œuvre d'un des plus brillants écrivains postcommunistes, Jurgis Kunčinas (1947-2002), raconte ce qui ne se trouve pas dans les mémoires, à savoir les difficultés de la vie quotidienne soviétique, les appréhensions inévitables à l'égard des invités, les filatures incontournables du KGB en cas de contact avec les étrangers. Dans ce récit, le serveur refuse de collaborer avec la police politique, perd son travail dans un restaurant de luxe et se retrouve à servir des bières dans une gargote où il se complait à raconter le séjour du grand philosophe.

Si aujourd'hui le nom du photographe Antanas Sutkus est indissociable du séjour de Sartre et Beauvoir en Lituanie, il était impossible en 1965 de trouver une de ses photographies dans la presse soviéto-lituanienne. Les différentes photographies, tant à l'aéroport de Vilnius ou lors de la rencontre à l'Union des écrivains, que dans la datcha du chercheur littéraire Kostas Korsakas à Turniškės près de Vilnius, ont été prises par des photographes officiels. Au moins deux peintres, Augustinas Savickas et Erikas Varnas, ont fait des portraits des invités, Varnas réalisant même un buste de Sartre. Alors que Sutkus ne cherchait pas à suivre les rencontres officielles lors de ce séjour, ce sont cependant ses œuvres – souvent sans signature – qui furent diffusées en Occident quand



Erikas Varnas avec le buste de Sartre qu'il a réalisé en 1965 (archives de la famille Varnas)

Sartre est devenu *persona non grata* en URSS. Aujourd'hui, il est curieux de comparer les clichés des autres photographes à ceux de Sutkus et de voir le contraste entre la réalité officielle sous contrôle du pouvoir soviétique et les moments spontanés sans protocole.

Cette visite a eu d'autres répercussions. En effet, pour certains intellectuels lituaniens, elle fut moins marquée par l'admiration que suscitait Sartre que par la déception qu'ils ont ressentie, certainement à l'insu du philosophe français. C'est le cas pour le grand poète lituanien Justinas Marcinkevičius (1930-2011) qui avait déjà entendu Sartre en 1963 à Leningrad, lors du colloque littéraire consacré au roman par la Communauté européenne des écrivains (COMES), et en 1965 à Rome, lors des manifestations organisées par cette même COMES. En 1967, soit deux ans après le séjour de Beauvoir et Sartre en Lituanie, le poète rencontra de nouveau les deux philosophes français lors d'une visite à Paris, avec plusieurs autres écrivains soviétiques. Cette rencontre a été relatée sous forme d'essai dans son *Journal sans dates* (1981). Marcinkevičius y évoque son rêve que l'UNESCO puisse créer une maison d'édition consacrée à la littérature des « petites nations », éditée dans les langues des « grandes nations » (anglais, français). Il lui semblait que Sartre aurait pu être un bon défenseur de ce projet.

Invité à un déjeuner avec d'autres écrivains, Marcinkevičius demanda avec beaucoup de tact à Sartre comment celui-ci imaginait le destin des cultures des « petites nations » et quelle devait être la mission des « grandes nations » à leur égard. En guise de réponse, Sartre raconta qu'il était en train de collecter de la documentation sur Joyce afin de pouvoir écrire la biographie de cet écrivain important pour le roman européen. Marcinkevičius pensa d'abord que Sartre n'avait pas compris sa question. Et soudain, il comprit que citer Joyce n'était qu'un moyen pour Sartre de montrer de quelle manière la culture des « petites nations » oubliées de Dieu pouvait accéder à la culture mondiale ; comme si Sartre lui avait chuchoté un conseil : « Jeune homme, voilà une réponse et un exemple : écrivez en anglais, français ou russe... ».

Déçu par Sartre qui incarnait pour lui l'indifférence du monde au destin des « petites nations », Marcinkevičius entama à son retour une réflexion sur la manière de faire entrer la Lituanie dans la pensée européenne. C'est alors qu'il conçut son drame *Mindaugas* (1968), consacré à ce seigneur médiéval, unificateur des tribus divisées et fondateur de l'État lituanien. Face au succès de sa pièce, Marcinkevičius composa d'autres drames pour conter les étapes importantes de l'histoire de sa Lituanie. Sans le savoir, Sartre – même s'il n'était pas à l'origine de l'inspiration du poète – l'avait indirectement poussé vers une voie nouvelle, celle des sujets historiques dont les représentations théâtrales à l'époque soviétique ont été non seulement des spectacles, mais aussi des manifestations de fierté nationale.

Conclusion

Dans leurs mémoires, les Lituanais qui ont approché le couple mythique ont tous souligné avoir été impressionnés par la simplicité des invités, tant dans leur comportement que dans leur manière de s'habiller. Ils étaient étonnés que Sartre ait demandé de s'arrêter à Vilijampolė, un faubourg de Kaunas, où dominaient les maisons en bois. Le couple accorda aussi beaucoup d'attention à l'architecture en bois dans les quartiers de Žvėrynas et de Kalvarijų à Vilnius, quasiment disparue ailleurs en Europe. On peut d'ailleurs regretter que les Lituanais d'aujourd'hui ne préservent pas suffisamment leur patrimoine en bois qui est en train de disparaître.

L'étude des récits sur ce séjour permet de percevoir une évolution dans le temps. En 1965, les journaux de Lituanie avaient consacré à ce séjour de nombreux articles, interviews, photographies et dessins de presse. Par la suite, l'évènement a été oublié pour longtemps, ou rappelé avec un brin de déception (*Journal sans dates* de Marcinkevičius). Il ne fut plus évoqué pendant plusieurs décennies dans les médias publics et resta confiné dans les souvenirs contés, au sein des cercles familiaux, par les personnes qui avaient été en contact avec les hôtes français. Le sujet resurgira lorsque certaines de ces personnes, l'âge venant, voudront montrer, par leurs souvenirs et dans un contexte postcommuniste, que leur vie à l'époque soviétique n'avait pas toujours été, ni si grise, ni complètement fermée.

Ce séjour donnait un sentiment de fierté et d'espoir aux intellectuels de ce petit pays annexé qu'était la Lituanie, comme si ceux-ci pouvaient intéresser d'éminents représentants des cultures de grandes nations. Avec le recul d'un demi-siècle, il semble que telle ait été la plus importante signification de ce séjour de Sartre et Beauvoir en Lituanie à l'été 1965.

L'écrivain et poète Oskar Wöhrle (1890-1946), un rebelle saisi par la Lituanie

Marc Chaudet, Philippe Edel

Oskar Wöhrle est une figure passionnante de la littérature de la première moitié du XX^e siècle. Il incarne un type d'écrivain assez peu représenté en Alsace, celui du rebelle aux semelles de feu, du *Quergänger*¹ à l'esprit libre et imprévisible. Il renoue d'une certaine manière avec une tradition picaresque. Son œuvre n'a d'égale, pour ce qui concerne sa truculence, que celle de certains auteurs des XVI^e et XVII^e siècles, Grimmelshausen notamment. Wöhrle est une sorte de soldat existentialiste, dont la conception et l'opinion résultent toujours de son expérience vécue.

En Alsace, il était tombé dans un oubli quasiment total alors qu'il y a cent ans son premier livre, *Baldamus*², avait connu un succès considérable. Avec deux rééditions successives, l'ouvrage avait atteint un tirage total de près de 100 000 exemplaires. Sa très récente parution en français permet une heureuse (re)découverte de l'écrivain, y compris par les lecteurs francophones hors Alsace. Méconnu reste cependant son rôle de vulgarisateur de la culture lituanienne dans le contexte particulier de la Grande Guerre et celui de sa contribution à la diffusion de la Déclaration d'indépendance de la Lituanie du 16 février 1918.



Oskar Wöhrle par Benno Eggert.

Une jeunesse agitée

Oskar Wöhrle naît en 1891 dans le Sundgau, à Saint-Louis, petite ville limitrophe de Bâle. L'Alsace est alors allemande depuis vingt ans et le restera jusqu'en 1918. Il vit son enfance dans une famille unie mais dure : son père, cordonnier, d'origine badoise, le bat chaque jour. Et Oskar n'est pas un enfant facile. C'est, selon sa propre mère, « le garçon le plus méchant du Gau » !

¹ Une personne qui emprunte des chemins de traverse, qui ne s'engage pas – dans la pensée et dans son comportement – sur le chemin tout tracé de la majorité.

² *Der Baldamus und seine Streiche*. 1^{re} édition : Stuttgart, LeseVerlag, 1913 ; 2^e édition : Berlin, Bücherkreis, 1927 ; 3^e édition : Berlin, Bücherkreis, 1931. Édition française : *Baldamus ou le diable aux trousses*, traduit de l'allemand par Joseph Groll et Damien-Guillaume Audollent, Strasbourg, La Nuée Bleue / Tehou, 2017.

À quinze ans, ses parents l'inscrivent à l'école normale de Colmar afin qu'il devienne enseignant. Il n'en a pas la moindre envie. Après d'incessants problèmes de discipline, il s'en échappe deux ans plus tard. Son baluchon et son violon sur l'épaule, il part et commence une existence de vagabond. À pied, il se rend à Paris, à Marseille, puis jusqu'au fin fond de l'Italie. Il est expulsé de ce pays. On l'engage sur un bateau, où il travaille à fond de cale et parcourt ainsi une partie de la Méditerranée. De Marseille, à cause d'une incroyable maladresse, il se retrouve engagé dans la Légion étrangère, et le voilà entre l'Algérie et le Maroc à combattre des fellaghas. La troupe française y subit de lourdes pertes et Wöhrle y affronte pour la première fois les violences de la guerre. Malade du typhus, il est évacué à Marseille. Là, il prend la poudre d'escampette et rentre à Saint-Louis par Gênes et la Suisse. Trois ans après son départ, il a tellement changé que sa mère ne le reconnaît plus. Tout cela, y compris l'histoire haute en couleurs de sa famille, il la racontera dans *Baldamus*.

Débuts littéraires prometteurs

Mais il est très désargenté. Il trouve une place d'ouvrier dans une usine chimique bâloise. Durant ses loisirs, il fréquente les milieux littéraires de Bâle et Zürich. Il soumet poèmes et proses à différentes revues. Le mensuel „*Das literarische Elsaß*“³ de Strasbourg, le premier, le publie dans son numéro d'octobre 1911. Six poésies y paraissent sous le titre générique : *Gedichte eines elsässischen Fabrikarbeiters* (Poèmes d'un ouvrier d'usine alsacien). Dans son usine cependant, son comportement étrange, sa déclamation incessante et en toute occasion de ses poèmes le fait rapidement mal voir et il doit la quitter.

En 1911, pressé par ses besoins pécuniaires, il s'engage à Strasbourg comme volontaire dans un régiment d'artillerie prussien. Il y reste un an. En 1912, grâce à Friedrich Lienhard, un écrivain alsacien déjà connu à l'époque en Allemagne et avec qui il se lie d'amitié, il est embauché à la revue littéraire „*Die Lese*“ à Munich, où il assiste le directeur, le critique littéraire Georg Muschner. Il suit la rédaction de la revue quand elle déménage à Stuttgart. Il commence à écrire *Baldamus* que la revue publie en 1913, alors qu'il n'a que 23 ans. C'est le récit autobiographique – d'une puissance et d'une richesse impressionnantes – de ses premières errances, de ses expériences de la faim et du froid, du bonheur de la liberté et de ses tragédies. Un grand livre et son chef-d'œuvre !

³ La revue „*Das Literarische Elsaß - Monatsblätter für Literatur, Heimatkunde, Geschichte und Kunst*“ parut à Strasbourg de 1910 à 1913. Dirigée par Georg Süß, elle était l'organe de l'*Alsabund*, un cercle littéraire d'Alsaciens loyaux envers l'Empire allemand.

Au printemps 1914, Wöhrle fait un court séjour à Schiltigheim où il se marie avec Julie Schrader. De retour à Stuttgart, il est suspecté d'espionnage au profit de la France au moment de la déclaration de guerre et se trouve contraint de rejoindre son ancien régiment à Strasbourg⁴. Il est d'abord envoyé sur le front comme canonnier, puis en 1915, grâce à son expérience de journaliste acquise dans le civil, il est muté à la rédaction du Journal de la 10^e armée („*Zeitung der 10. Armee*“) à Vilnius. Avant de revenir plus loin sur le rôle qu'il y joua, on notera que sa désillusion par rapport à la cause nationale allemande le pousse à cette époque vers une radicalisation politique et un antimilitarisme farouche qui lui fera prendre une part active, vers la fin de la guerre, à la création du Conseil de soldats au sein de la 10^e armée et à une proximité avec le mouvement spartakiste.

Durant son séjour à Vilnius, Wöhrle semble néanmoins disposer d'une certaine liberté puisqu'il arrive à continuer, en pleine guerre, à diriger à distance la petite maison d'édition qu'il a créée en 1914 à Schiltigheim au nom de sa jeune épouse, Schrader Verlag. Durant ces années-là, il écrit également *Soldatenblut*⁵ et surtout son second chef-d'œuvre, *Das Bumserbuch*⁶, deux recueils d'histoires et de poèmes dans un argot corrosif et singulièrement inventif que lui inspire la vie militaire.

Éditeur à Constance

Après la guerre, Wöhrle revient pour un bref séjour en Alsace redevenue française. Sa « réintégration de plein droit dans la nationalité française » en vertu du traité de Versailles est cependant plus qu'improbable, lui qui est à la fois fils d'un Allemand qu'il ne renie pas⁷ et toujours fiché en France comme déserteur de la Légion. Il retourne alors à Stuttgart en 1919 où il intègre une imprimerie gérée par le Conseil des travailleurs et soldats de la ville, Spartakus-Druckerei. Toujours en mouvement, il reprend une librairie à Schiltach en Forêt-Noire avant d'aller déposer ses caisses de livres à Constance. Avec l'argent de ses droits d'auteur, il y refonde une maison d'édition qui porte désormais son nom et qui publiera une cinquantaine de titres en six ans. Il y crée aussi une maison-sœur, See-Verlag, et une imprimerie où seront confectionnées plusieurs brochures destinées à la Russie soviétique. Il publie d'ail-

⁴ Guillaume Platt, « Oskar Wöhrle, écrivain ludovicien », in : Manfred Bosch, Sylvie Moll, Guillaume Platt, *Oskar Wöhrle. 1890-1946, Écrivain de Saint-Louis*, Association Cultur'A / Ville de Saint-Louis, 1990, p. 18.

⁵ *Soldatenblut*, Berlin, Egon Fleischel, 1915.

⁶ *Das Bumserbuch*, Berlin, Egon Fleischel, 1916. Réédité avec un surtitre : *Querschläger*, Berlin, J.H.W. Dietz, 1929.

⁷ Les « commissions de triage » mises en place par les autorités françaises en 1918 attribuent à la population des cartes d'identité distinctes selon l'origine : A, à ceux nés de deux parents alsaciens ; B, si l'un des parents est né allemand ; C, si les parents sont nés dans un pays allié ou neutre ; D, aux Allemands émigrés et leurs enfants, même nés en Alsace. Les titulaires des cartes B et surtout D sont expulsables du territoire français, surtout s'ils n'expriment pas de « sentiments français ». Près de 130 000 personnes subissent ce sort.

leurs de nombreux textes issus du mouvement révolutionnaire allemand du début des années 20, comme *Spartakus-Sonette* (1921) de Rudolf Leonhard, dédicacé « à la République soviétique russe, à la Troisième Internationale et au prolétariat allemand » ou *Drei Hymnen* (1923) d'un certain Johannes R. Becher (qui deviendra, après 1945, ministre de la Culture de la RDA et auteur de l'hymne national est-allemand). Il édite aussi des traductions d'auteurs étrangers, notamment de Paul Verlaine (*Beichte*, 1921), Jack London (*Die eiserne Ferse*, 1922), Zoltan Nagy (*Die Legende vom lachenden Mann*, 1922), Kate Crane Gartz (*Die Salon-Kommunistin*, 1923) et surtout de l'écrivain danois Martin Andersen Nexø, ainsi que de plusieurs écrivains juifs, tels Hans Sochaczewer (*Die Grenze*, 1922), Joseph Beifus (*Rabbi Herz*, 1921), Arthur Kahane (*Der Schauspieler*, 1924) et Franz Rosenzweig pour ses traductions de contes et poèmes de Jehuda Halevi (1924). Durant cette période, Wöhrle devient le plus important éditeur littéraire de Constance, où il contribue pleinement à la scène artistique des bords du lac, décrite par Eduard Reinacher dans son roman au titre si bien approprié de *Bohème in Kustenz* (1929), en y faisant appel à de nombreux auteurs et illustrateurs, devenus pour certains ses amis⁸.

Comme souvent chez Wöhrle, cette belle période ne dure pas : sa maison d'édition est en faillite dès 1925. À nouveau sans le sou, il déménage à Stuttgart, puis en 1928 à Berlin où il se fait engager par le quotidien social-démocrate „*Vorwärts*“.

Un écrivain pris par les turbulences de l'Histoire

En 1932 paraît à Berlin son grand roman historique sur le pré-réformateur tchèque Jan Hus⁹, qui a un lien avec Constance car c'est dans cette ville qu'il fut condamné et brûlé en 1415, lors du concile éponyme. En 1933, avec l'avènement du nazisme, ce sont cette fois les livres de Wöhrle qui sont interdits et brûlés. Comme des dizaines de milliers de livres jugés « antiallemands » par le nouveau régime, son *Bumserbuch* est jeté aux bûchers lors des autodafés du 10 mai 1933. Wöhrle quitte alors Berlin et se rend à pied à Lörrach. Pour passer la frontière et revenir à Saint-Louis, il prend le train Lörrach-Bâle. Au Badischer Bahnhof, il assomme le douanier allemand qui lui demande ses papiers et saute à travers une fenêtre du wagon pour se réfugier à Bâle¹⁰. Un an plus tard, on le retrouve comme manutentionnaire dans une usine de Strasbourg. Résidant illégal, il tente d'y éviter les contrôles d'identité. Il y

⁸ Manfred Bosch, *Bohème am Bodensee. Literarisches Leben am See von 1900 bis 1950*, Lengwil am Bodensee, Libelle Verlag, 1997. Cf. notamment le chapitre « Oskar Wöhrle, Verleger und Autor », p. 433-438.

⁹ Jan Hus. *Der letzte Tag. Geschichtlicher Roman*, Berlin, Bücherkreis, 1932. Édition tchèque : *Jan Hus. posledni den. Historicky roman*, traduction de Karel Kallab, Prague, Druzetevni Prace, 1933.

¹⁰ Guillaume Platt, *op. cit.*, p. 20.

publie néanmoins ses *Schiltigheimer Ernte* (1934), un recueil impressionnant de 292 poèmes, d'une veine très populaire, où l'on devine cependant l'influence de Heine, de Villon – dont Wöhrle se sent très proche – et de Lenau, son premier grand enthousiasme poétique.

Entre-temps, son roman consacré à Jan Hus est traduit en tchèque. Il est primé par l'Église évangélique de Tchécoslovaquie, dont une délégation avait fait en 1924 le pèlerinage de Constance. Doté d'une bourse d'État de 10 000 couronnes par le ministère tchécoslovaque des Affaires étrangères, le montant de la distinction ne peut cependant être dépensé par le lauréat que dans le pays même. Wöhrle en profite pour s'installer à Prague, où il commence à écrire une suite à son *Jan Hus*. Il y reste plus de deux ans bien qu'il ne s'y plaise guère. Ayant tout dépensé, il y survit avec difficulté. En 1937, grâce à des amis badois dont l'écrivain Hermann Burte qui a obtenu des autorités allemandes la garantie qu'il ne sera pas inquiété pour son passé politique¹¹, il peut à nouveau rentrer en Allemagne.

Il se pose d'abord à Fribourg-en-Brigau et, en 1940, revient en Alsace ré-annexée, à Saint-Louis puis à Brunstatt, au voisinage de son ami le peintre Robert Breitwieser. Wöhrle compose à cette période divers textes de poésie et publie des livres illustrés sur la région, ainsi que son très beau recueil *Sundgaubuch*¹². Jusqu'en 1944, il écrit aussi des pièces radiophoniques et de théâtre alémanique, dont l'étonnant *Kaktüs un kei And*¹³.

En novembre 1944, comme de nombreux habitants du sud de l'Alsace, Wöhrle fuit les combats et se réfugie à Bâle. Mais il tient à revenir à son cher Constance. Souffrant du diabète – une maladie qui l'affaiblit depuis 1924 –, il y est hospitalisé. En 1945, il y enregistre encore quelques émissions à la radio, mais doit quitter cette fonction, sous pression du gouvernement militaire français. Il se replie dans la Forêt-Noire, à Glottertal, où il séjourne au sanatorium de Glotterbad. Amputé d'une jambe et ne se remettant pas de l'opération, il y meurt le 31 janvier 1946, à 55 ans. Selon ses vœux un prunier est planté sur sa tombe au cimetière central de Fribourg.

Soldat et publiciste en Lituanie

Comme évoqué plus haut, les « années lituaniennes » d'Oskar Wöhrle se situent entre 1915 et 1918, durant une période historique particulière pour la Lituanie. Lors de la Grande Avancée allemande de 1915, les armées du kaiser envahissent en effet tout le nord-ouest de l'Empire russe. Le front de l'Est se

¹¹ Oskar Wöhrle est alors fiché par la Gestapo et le SD-Staatssicherheitsdienst (Fonds Oskar Wöhrle / Documents Manfred Bosch aux Archives municipales de Saint-Louis).

¹² *Das Sundgaubuch. Elsässische Geschichten*, Colmar, Alsatia, 1941.

¹³ *Kaktüs un Kei And. Ein elsässische Lustspiel*, Colmar, Alsatia, 1941.



Oskar Wöhrle devant le siège du journal à Vilnius

stabilise alors pendant près de trois ans. Contrairement à d'autres territoires occupés, ceux de la Lituanie (au centre), de la Courlande (au nord) et de la Biélorussie occidentale (au sud) sont réunis au sein d'une même grande entité administrative sous gouvernement militaire, appelée Ober Ost. Elle couvre une superficie de plus de 100 000 km² et compte près de trois millions d'habitants. On notera qu'un tiers de la population d'avant-guerre avait été évacuée par les autorités russes dès 1914. La majeure partie restante se constitue de groupes ethniques appartenant formellement à l'Empire russe mais ne s'identifiant à aucun des deux États-nations qui se font face à l'Est dans cette guerre totale. Ces populations se perçoivent comme étrangères aux

causes du conflit. Pour les Lituanien(ne)s (comme pour les Polonais), la situation est encore plus tragique car les Lituanien(ne)s de Prusse Orientale – la Petite Lituanie – combattent pour l'Allemagne, alors que ceux de la Lituanie russe – la Grande Lituanie – servent dans les armées du tsar¹⁴.

On notera que plus de 600 Alsaciens, incorporés comme citoyens allemands dans l'armée du kaiser, se trouvent affectés à cette époque en Lituanie¹⁵. Le destin de plusieurs d'entre eux a déjà été décrit, comme ceux de Alfred Ehrmann¹⁶ de Bouxwiller, de Lucien Finance¹⁷ de Sélestat et de Walter Kuhlmann¹⁸ de Saverne.

¹⁴ Vejas Gabriel Liulevicius, « Les dimensions sociales de l'occupation militaire : la domination allemande en Europe du Nord-Est pendant la Première Guerre mondiale », in : *Histoire et Sociétés*, n° 17, Janvier 2006, p. 20-31.

¹⁵ Jean-Noël et Francis Grandhomme, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2013.

¹⁶ Marie M. Ehrmann-Stankiewicz, *Vous ne périrez pas*, Strasbourg, Jérôme Do Bentzinger Editeur, 2007.

¹⁷ Jean-Noël Grandhomme, « Sur le front de Lituanie en 1915-1918 : la grande guerre de Lucien Finance, l'ultime survivant sélestadien », in : *Annuaire de la Société des amis de la Bibliothèque de Sélestat*, n°48, 1998, p.102-107. L'article a paru aussi en lituanien : Jean-Noël Grandhomme, « Vilnius 1915-1918 m : seno kareivio is Elzaso prisiminimai », in : *Metai*, 2000/7, Vilnius, p.130-136.

¹⁸ Marie Kuhlmann, *Dans l'armée du Kaiser. Carnets de guerre d'un Alsacien, 1914-1920*, Munster, Degorge Editions, 2017.

Quand Wöhrle arrive à Vilnius en 1915, il est donc affecté à la rédaction du Journal de la 10^e Armée qui vient d'être créé. La 10^e armée allemande a en effet établi son quartier général dans la ville en septembre de cette année-là. Elle est la principale force armée de l'Ober Ost. Concernant les journaux militaires, ils sont un phénomène caractéristique de la Grande Guerre, au moins autant par leur nature que par leur richesse. Pour la première fois et dans des proportions sans précédent, cette presse d'un nouveau type est véritablement écrite par des soldats, et non pas seulement pour des soldats. Plusieurs raisons expliquent ce phénomène. C'est en effet la première guerre totale, tant par l'importance des moyens humains et matériels déployés, par l'étendue du théâtre des opérations, par la durée de la confrontation et par l'immensité des pertes humaines. Il convient cependant de distinguer parmi ces périodiques les *Schützengrabenzeitungen* (journaux de tranchées), gazettes créées surtout sur le front de l'Ouest au sein de petites unités, aux moyens rudimentaires et au tirage limité, des *Armeezeitungen* (journaux d'armée), grands journaux fondés à l'initiative des autorités, dotés de leur propre imprimerie et aux tirages conséquents¹⁹.

Parmi les journaux militaires allemands de cette deuxième catégorie paraissant sur le front de l'Est, la „*Zeitung der 10. Armee*“ est le plus important et le plus influent²⁰. Il tire à près de 50 000 exemplaires. Se finançant par les abonnements des soldats (avec tarif modulé pour gradés et soldats du rang), il est diffusé par la *Feldpost* et par le réseau des librairies et cantines de l'armée. 774 numéros paraissent entre le 9 décembre 1915 et le 31 décembre 1918²¹. Il est complété par un supplément hebdomadaire illustré, souvent en couleurs, „*Scheinwerfer*“ (Projecteur), qui est imprimé dans l'atelier lithographique de la ville²². La rédaction est logée au cœur de la vieille ville de Vilnius, Bernardinų gatvė 2 (*Bernhardiner Strasse 2*). Simple soldat de première classe (*Gefreiter*), Wöhrle en est le rédacteur en chef (*Schriftleiter*)²³ et est placé sous les ordres du lieutenant de réserve Hans Urbach, qui en est le directeur de la publication (*verantwortlicher Schriftleiter*). C'est le nom de ce dernier qui figure dans les mentions légales du journal. Wöhrle est souvent confronté à la censure militaire qu'il affronte généralement avec beaucoup d'impertinence.

¹⁹ Julien Collonges, Carine Picaud, « Témoignages et propagande : les journaux du front de la Grande Guerre », in : *1914-1918 Orages de papier – Les collections de guerre des bibliothèques*, Strasbourg-Paris, BNU / Somogy, 2008, p. 104-105. Ce catalogue d'exposition reproduit une première page du Journal de la 10^e Armée, page 125.

²⁰ Robert L. Nelson, « 'Unsere Frage ist der Osten'. Representations of the Occupied East in German Soldier Newspapers, 1914-1918 » in : *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung*, 2002, n°21, p. 501. Cf. aussi : Robert L. Nelson, *German Soldier Newspapers of the First World War*, Cambridge and New York, Cambridge University Press, 2003.

²¹ Le journal est consultable en ligne sur le site de la bibliothèque de l'université de Heidelberg : http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/zeitung_10_armee

²² Paul Fechter, *An der Wende der Zeit. Menschen und Begegnungen*, Gütersloh, Bertelsmann, 1949, p. 283.

²³ *Das Litauen-Buch, eine Auslese aus der Zeitung der 10. Armee*, Vilnius, 1918, p. 173.

Étant le pilier du journal, il sait qu'il peut compter sur le soutien bienveillant et efficace de son chef²⁴. On notera qu'à partir du 12 novembre 1918, quand le journal devient officiellement l'organe du Conseil des soldats (*Organ des Soldatenrates*), le nom et la fonction de Wöhrle se substituent à ceux d'Urbach²⁵. Avec l'abdication du kaiser, le pouvoir a en effet changé de main, tant à Berlin que dans ses armées.

À Vilnius, Wöhrle se lie d'amitié ces années-là avec son confrère journaliste et écrivain Paul Fechter, qui a alors en charge la rédaction de l'autre journal de langue allemande de la ville, le „*Wilnaer Zeitung*“ (Journal de Vilnius) édité par le service de presse de l'Ober Ost à l'intention de la population et de l'administration militaire. Ce journal a un tirage beaucoup plus modeste que celui de l'armée – environ 3 000 exemplaires²⁶. Fechter travailla précédemment au grand quotidien libéral de Berlin „*Vossische Zeitung*“, ce qui sera bien utile à Wöhrle plus tard.

Comme les autres journaux du front de l'Est, le Journal de la 10^e Armée publie beaucoup d'articles sur l'actualité politique et économique allemande et étrangère pour compenser le fait que les quotidiens d'Allemagne ne peuvent être livrés à temps sur le front. Outre les annonces militaires, les informations pratiques pour les soldats et les rubriques de divertissement, Wöhrle s'attache aussi, « avec générosité de cœur et sans pédantisme »²⁷, à présenter abondamment la Lituanie, notamment dans le supplément illustré. C'est même une des fonctions assignées au journal, comme il le précise lui-même : « *Dès le début de son existence, le Journal de la 10^e Armée s'était fixé, parmi ses principales missions, celle de familiariser ses lecteurs soldats avec les régions occupées par eux. Pour la plupart d'entre eux, le pays conquis leur était auparavant totalement inconnu et une découverte plus personnelle était compliquée, voire quasiment impossible, tant par les circonstances de la guerre que par l'ignorance des langues qui y sont parlées. Comme cependant le besoin de compréhension était très fort, il ressortait d'innombrables demandes qui arrivaient chaque jour au journal sur la ville et le pays, sur le peuple, l'histoire, les langues, les coutumes et les usages de ce territoire.* »²⁸

²⁴ Paul Fechter, *op. cit.*, p. 72-75.

²⁵ Dans le n°728 daté du 11 novembre à Minsk (où la 10^e armée a transféré son quartier général dès juin 1918), le journal fait état de la décision du Conseil de soldats, réuni le matin même, de confier la direction de la rédaction à Wöhrle. Le journal paraîtra avec son seul nom pendant encore sept semaines, édité soit à Vilnius soit à Minsk. Le dernier numéro, daté du 31 décembre 1918, s'ouvre en premier page sur un éditorial qui est un vrai manifeste politique : « *Ein neues Jahr, ein neuer Kampf!* » (Une nouvelle année, un nouveau combat). Il est d'ailleurs suivi par une analyse signée de Karl Kautsky, homme politique et théoricien marxiste allemand lié au mouvement spartakiste.

²⁶ Paul Fechter, *op. cit.*, p. 55-56.

²⁷ « ohne Engherzigkeit, ohne Schulmeisteri » (Z10A, n°1, 09.12.1915).

²⁸ *Das Litauen-Buch*, *op. cit.* p. 172.

Une passion pour la culture lituanienne

Wöhrle écrit au début de son séjour : « située au cœur de la Lituanie, Wilna est la ville des cloîtres et des églises. Elle se niche dans un paysage de collines et de vallons, tel un joyau dans un écrin. Telle est la première impression que l'on a quand l'on arrive ici²⁹. » Il se passionne pour le pays, sa culture et ses traditions et en apprend la langue. Il y consacre de nombreux articles et traduit plusieurs *dainos* ainsi que de la poésie, notamment de Maironis. Il y présente également les us et coutumes des populations biélorusses, juives et tatares du territoire. À côté de ses propres textes et de ceux de la petite équipe de rédaction du journal, il sollicite des collaborations extérieures à l'armée ou reprend des écrits déjà publiés de spécialistes reconnus, historiens, géographes, archivistes, géologues, linguistes, tels Paul Diels, G.H.F. Nesselmann, Joseph Partsch. Certains sont originaires de Petite Lituanie, notamment deux personnalités auxquels Wöhrle fait fréquemment appel : l'historien et théologien Wilhelm Gaigalat - Vilius Gaigalaitis et le linguiste et philosophe Wilhelm Storost - Vydūnas (tous deux moururent en exil en Allemagne après la Deuxième Guerre mondiale).

On notera que c'est à Vilnius que Wöhrle fait connaissance du futur écrivain allemand Hans Sochaczewer, y étant également en garnison. Ils se retrouveront plus tard à Constance, comme vu plus haut³⁰. Issu d'une famille juive assimilée de Berlin qui ne l'a pas éduqué dans la tradition judaïque, Sochaczewer découvre à Vilnius la religiosité et la culture des juifs orientaux, ce qui le marque profondément. Il écrira plus tard un roman sur les juifs de Vilnius, *Groß ist Deine Treue - Roman des jüdischen Wilna* (Grande est ta fidélité - Roman de la Vilnius juive), qui ne paraîtra qu'en 1957 sous le nom de plume de José Orabuena.

En 1918, Wöhrle convainc le journal de publier une sélection des meilleures contributions sous la forme d'un livre. Paru sous le titre *Das Litauenbuch* (Le Livre de Lituanie), l'ouvrage de grand format se compose de plus de quarante chapitres signés par une trentaine de contributeurs et consacrés aux différents aspects de l'histoire et la culture de la Lituanie. Ses 196 pages de textes sont complétées de 48 pages de photographies de vues pittoresques, paysages et monuments urbains, personnages en costume traditionnel et portraits, festivités et œuvres d'art populaire. L'ouvrage constitue une contribution remarquée à la *Lituanistik* allemande³¹.

²⁹ Cité dans *L'Ober Ost, colonie militaire du Reich*, documentaire réalisé par André Schäfer (ZDF, 2016) et diffusé par Arte le 26 septembre 2017.

³⁰ Manfred Bosch, *op. cit.* p. 61.

³¹ Anatole C. Matulis, « History of the Lithuanian Cultural Profile in German Literature », in : *Lituanus* (Lithuanian quarterly journal of arts and sciences), Chicago, Volume 11, n°1, Spring 1965, p. 6.

Il est à signaler que, dans un article paru longtemps après la mort de Wöhrle (1981), son ami le grand poète alsacien Nathan Katz évoquera cet ouvrage, mais avec un intitulé approximatif³².

Sous son nom, Oskar Wöhrle signe aussi en 1917 un chapitre consacré aux aspects culturels de Vilnius dans *Das Land Ober Ost*³³, un ouvrage à caractère ethnographique publié par l'administration de l'Ober Ost. Même si le nom des contributeurs n'y figure pas, on peut imaginer que Wöhrle joue également un rôle dans la rédaction du guide *Ich weiß Bescheid. Kleiner Soldatenführer durch Wilna* (Je suis au courant. Petit guide de Vilnius pour soldats)³⁴, édité en 1916 par la rédaction de son journal et dont trois éditions paraissent successivement jusqu'en 1918. En 1917 encore, l'équipe de Wöhrle apporte son aide technique et iconographique à la réalisation d'un bel ouvrage signé par l'historien de l'art Paul Weber – un ancien étudiant en histoire et archéologie de l'université de Strasbourg – et intitulé : *Wilna. Eine vergessene Kunststätte* (Vilnius. Un site d'art oublié)³⁵. Copublié par le Journal et les éditions Piper de Munich, l'ouvrage est richement illustré de 135 photos et de 2 planches de couleurs. Il fut imprimé à 15 000 exemplaires et vendu auprès des permissionnaires et en librairie en Allemagne.

Par cette importante activité éditoriale, Wöhrle sera amené à fréquenter les milieux intellectuels lituaniens, tant littéraires que politiques. Il doit montrer dès 1916 une sympathie particulière envers la cause des indépendantistes lituaniens puisqu'il publie, dès cette année-là, dans sa maison d'édition Schrader Verlag, un petit ouvrage du jeune militant Petras Klimas. Il s'agit d'une étude ethnographique de la partie de la Lituanie annexée par la Russie (Grande-Lituanie)³⁶ destinée aux milieux allemands favorables à l'indépendance de la Lituanie. Le manuscrit avait été traduit du lituanien vers l'allemand par Antanas Smetona et Teodoras Brazys. À la demande de Klimas qui souhaite signer l'ouvrage sous un pseudonyme, Wöhrle lui suggère *Werbelis*. Klimas l'adoptera et l'utilisera aussi pour ses publications en Russie³⁷.

³² Nathan Katz, « Mein Freund, der Dichter Oskar Wöhrle », in : *Saisons d'Alsace*, Strasbourg, printemps 1981, n°73, p. 84. Katz y intitule ainsi l'ouvrage de Wöhrle : *Litauen in geographischer und ethnischer Hinsicht*.

³³ Oskar Wöhrle, « Wilna, Kultur und Stadtbild », in : *Das Land Ober Ost. Deutsche Arbeit in den Verwaltungsbezirken Kurland, Litauen und Bialystok-Gradno*. Herausgegeben im Auftrage des Oberbefehlshaber Ost. Verlag der Presseabteilung Ober Ost, Wilna, 1917, p. 42-59.

³⁴ *Ich weiß Bescheid. Kleiner Soldatenführer durch Wilna*. Zusammengestellt von der Armeezeitung AOK 10, Verlag der Zeitung der 10. Armee (1^{re} édition : 1916 ; 3^e édition : 1918). On signalera également la brochure humoristique : *Die neunzehntätige Nussknackerschlacht bei Wilna, Die 8. Preisnuss der Armee-Zeitung AOK 10 und ihr Ergebnis*. Herausgegeben vom Nussknackeronkel, 10. Armee-Zeitung, Wilna, 1916.

³⁵ Prof. Dr. Paul Weber, *Wilna. Eine vergessene Kunststätte*. Verlag der Zeitung der 10. Armee. Für den Buchhandel in Deutschland, Verlag von R. Piper u. Co. München, Wilna, 1917.

³⁶ K. Werbelis [Petras Klimas], *Russisch-Litauen: statistisch-ethnographische Betrachtungen*, Stuttgart, Verlag Schrader, 1916. On notera que Klimas a également publié à cette époque à Kaunas, hors commerce et sous son nom, une étude similaire en français sous le titre : *Les Territoires lituaniens, considérations ethnographiques et statistiques*.

³⁷ Tomáš Nenartovič, *Kaiserlich-russische, deutsche, polnische, litauische, belarussische und sowjetische kartographische Vorstellungen und territoriale Projekte zur Kontaktregion von Wilna 1795-1939*, Collegium Carolinum, Gießen, Dissertation 2014, p. 245.

Également contributeur sous ce pseudonyme au Journal de la 10^e Armée, Petras Klimas – qui a le même âge que Wöhrle – fera plus tard une importante carrière dans le corps diplomatique de son pays qu’il représentera à Paris à partir de 1925. En septembre 1917, il participe à la création de la *Lietuvos Taryba* (Conseil national de Lituanie) par une conférence composée de 214 délégués lituaniens, réunie avec la permission des autorités allemandes qui lui accorde même un statut consultatif. En tant que membre de la Taryba, Klimas fait ainsi partie des vingt signataires historiques de la Déclaration d’indépendance de la Lituanie du 16 février 1918.

C’est lors de cet événement historique pour la Lituanie qu’Oskar Wöhrle joue un rôle à la fois important et rocambolesque. La situation politique est alors complexe, entre le pouvoir politique allemand à Berlin, où les libéraux et le Zentrum catholique sont plutôt favorables à une autonomie, voire à une indépendance du pays, avec un prince allemand à sa tête ou dans le cadre d’une étroite alliance avec l’Allemagne, et les militaires de l’Ober Ost qui y sont hostiles. Les Lituaniens s’activent tout particulièrement en ce début d’année 1918 car les négociations en vue du traité de Brest-Litovsk (signé le 3 mars) sont sur le point d’aboutir et leur offrent une occasion inespérée de retrouver leur souveraineté. Les faits et gestes des membres de la Taryba étant étroitement surveillés par l’administration militaire allemande, quand la Déclaration d’indépendance est secrètement imprimée par „*Lietuvos aidas*“, le journal de la Taryba dirigé par Klimas, presque tout le tirage est immédiatement confisqué par l’armée. Les Lituaniens ont déclaré leur indépendance, mais comment vont-ils pouvoir le faire savoir, notamment à l’opinion publique démocratique allemande afin que celle-ci puisse faire pression sur le pouvoir politique et soutenir les milieux centristes qui lui sont favorables à Berlin ?

Wöhrle et la Déclaration d’indépendance du 16 février

Deux versions divergent à ce sujet. La première – assez répandue autrefois – en donne le mérite exclusif à Jadvyga Chodakauskaitė, une jeune femme membre du groupe constitué autour du futur président Antanas Smetona. Issue d’une vieille famille nobiliaire lituanienne, celle des Chodakauskai (Chodakowsky), la jeune journaliste avait résidé en 1917 à Berlin, où elle dirigeait le journal indépendantiste lituanien en langue allemande „*Das Neue Litauen*“. Malgré les fortes restrictions de déplacement en ce début de l’année 1918, elle se serait rendue à nouveau dans la capitale allemande et aurait transmis elle-même des copies de la déclaration à des responsables politiques du Reichstag et à des journaux allemands³⁸.

³⁸ Juozas Audėnas, *Lietuvos valstiečiai liaudininkai*, Brooklyn, NY, Pranciškonų sp., 1986.



Le numéro de *Lietuvos aidas* avec le texte de la Déclaration

« À l'époque, les Allemands avaient leur journal „Zeitung der Zehnten Armee“ dont le rédacteur était un grand ami de la Lituanie, l'écrivain alsacien Wöhrle. Arrivé à Vilnius avec l'armée allemande, il avait été charmé par l'histoire de la Lituanie et par la volonté des Lituanais de reprendre leur indépendance. Il était prêt à nous aider tant qu'il le pouvait. Les membres de la Taryba ont naturellement pensé à lui lorsqu'il fallut transmettre la déclaration d'indépendance en Allemagne. Il avait été convenu que le texte lui serait transmis en cachette et lui, de son côté, allait l'expédier d'une manière ou une autre en Allemagne. Étant donné que les membres de la Taryba étaient connus des Allemands et qu'ils pouvaient être surveillés, il m'a été proposé d'organiser un rendez-vous avec Wöhrle dans les locaux de l'Association des chercheurs lituaniens et de lui transmettre le document. Une clé de l'association a été remise à Wöhrle et une autre à moi. Il devait se rendre au siège de l'association avant moi et m'y attendre sans allumer la lumière et en s'enfermant à clé. Moi, je suis entrée dans les locaux avec ma clé et, dans l'obscurité, je lui ai remis une enveloppe avec le texte de la déclaration, puis j'ai quitté les locaux la première. Et lui, il sortit plus tard. Le lendemain, il nous informa qu'il avait accompli sa mission.⁴¹ »

Cette version est cependant contredite³⁹ par les témoignages personnels et concordants de deux des principaux protagonistes cités. D'une part, celui de Petras Klimas, chargé de la diffusion de la déclaration par la Taryba ! Dans ses mémoires⁴⁰, Klimas relate en effet qu'en accord avec les autres membres de la Taryba il fit appel pour cette mission à Oskar Wöhrle (sans le nommer) qu'il savait par ailleurs avoir aussi des sentiments pour Jadvyga Chodakauskaitė. D'autre part, la lettre que celle-ci adressa en 1968 à l'historien et journaliste lituano-américain Jonas Pajaujis en réponse à une question sur sa participation à la diffusion de la déclaration en Allemagne et qui est sans ambiguïté :

³⁹ "However, the announcement reached newspaper in Germany, carried (it was later claimed) by German soldiers sympathetic to Lithuanians" (Vejas Gabriel Liulevicius, *War Land on the Eastern Front. Culture, National Identity and German Occupation in World War I*. Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 206).

⁴⁰ Petras Klimas, *Is mano atsiminimų*, Vilnius, Lietuvos enciklopedijų redakcija, 1990, p. 119. Cf. aussi : Petras Klimas, *Lietuvos diplomatinėje tarnyboje*, Vilnius, Mintis, 1991, p. 12.

⁴¹ Ingrida Jakubavičienė, « Jadvygos Chodakauskaitės-Tübelienės visuomeninės ir politinės veiklos epizodai (1918–1940 m.) », in : *Istorija. Mokslo darbai*, 2013-14, Tome 92, p. 32-43. Cf. aussi : Ingrida Jakubavičienė, *Seserys – Sofia Smetonienė ir Jadvyga Tübelienė*, Vilnius, Versus Aureus, 2014, p. 54-55.

Effectivement, dès le 18 février, la „*Vossische Zeitung*“⁴² publie la déclaration qui est reprise par la „*Tägliche Rundschau*“, puis par d’autres journaux allemands et européens. C’est ainsi qu’Oskar Wöhrle – grâce à ses réseaux et à ceux de son confrère Paul Fechter – contribua discrètement à faire connaître au monde la volonté d’émancipation des Lituanais. On notera que Jadvyga Chodakauskaitė, qui épousera plus tard le futur Premier ministre Juozas Tūbelis et deviendra la belle-sœur du futur président Smetona, fit une carrière peu commune pour une femme de son époque : elle créa le Bureau lituanien d’information à Berne fin 1918, prit part à la délégation lituanienne à la Conférence de paix de Paris en 1919, dirigea l’agence de presse lituanienne ELTA, puis le journal nationaliste „*Tautininkų balsas*“, avant de s’exiler aux États-Unis durant la Deuxième Guerre mondiale. La jeune femme ne précisa jamais les sentiments qu’elle eut pour Oskar, tandis que les hommes et les femmes en Lituanie qui connaissaient cette histoire ont gardé un silence discret dans leurs mémoires⁴³. On remarquera également que Wöhrle n’en fit jamais mention.



Jadvyga Chodakauskaitė-Tūbelienė (Kaunas, 1930)

Après la Grande Guerre ne resteront dans son œuvre que peu de références à la Lituanie, où Wöhrle ne retourna plus. Seuls quelques chapitres dans la version de 1929 de son livre *Querschläger* rappellent le séjour lituanien : *Wilnaer Abklatsch* (Resucée vilnoise), *Litauisches Lied* (Chanson lituanienne), *Der Tatar* (Le Tatar) ! En 1941 à Vilnius, son nom réapparaît dans un petit ouvrage collectif⁴⁴, compilé et édité par le poète et germaniste lituanien Eduardas Astramskas, pour sa traduction du poème *Vilnius* de Maironis, reprise du *Litauenbuch* de 1918.

⁴² Viktoras Falkenhahnas. « Panorau arčiau pažinti tuos lietuvius », in : *Metai*, 2007 m. Nr. 06 (juin), note de bas de page n°14.

⁴³ Arūnas Brazauskas, « „Savanoriai“ be cepelinų ir J. Basanavičiaus rašalo ledas », in : *Veidas*, 09.10.2016, p. 47.

⁴⁴ Eduardas Astramskas (dir.), *Klänge aus Litauen. Litauische Lieder und Gedichte in deutschen Übertragungen und Nachdichtungen*, Vilnius, Raidė, 1941. Ouvrage broché de 36 pages édité à 1 000 exemplaires.

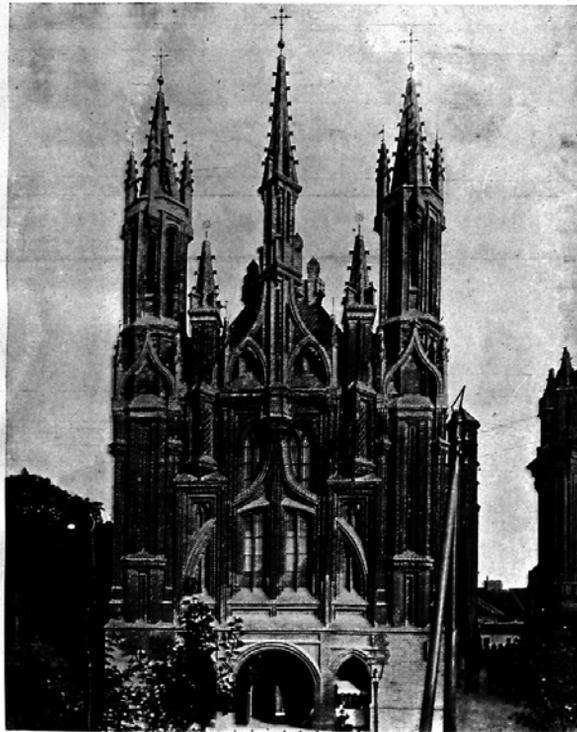
Scheinwerfer

Bildbeilage zur Zeitung der 10. Armee

Nummer 24

Wilna, 27. Heumond 1916

2. Kriegsjahr



St. Annenkirche in Wilna

phot. Frenn, Wilna

Supplément illustré du Journal de la 10^e Armée dirigé par Oskar Wöhrle

Il n'y a pas que les vivants, les morts aussi portent un uniforme (*Nicht nur die Lebendigen, auch die Toten haben ihre Uniform*)

Poésie en prose d'Oskar Wöhrle

Il n'y a pas que les vivants, les morts aussi portent un uniforme. Il est vrai que celui des morts est étrange. Il n'est taillé dans nul tissu, de nulle couleur, seulement fait de silence sans frontières. Nul bouton n'y brille, nul galon, nulles épaulettes et écharpes rutilantes, qui signalent les différences. Là, tout est pareil. Le sergent est couché à côté du lieutenant, le lieutenant à côté du capitaine, le capitaine à côté du colonel, le colonel à côté du simple soldat. Il n'y a plus de différences de race. L'uniforme de la mort les a tous habillés en citoyens du même royaume, le Français et l'Allemand, le Russe et l'Autrichien, le Bulgare et le Serbe, l'Anglais et tous les autres qui ne sont pas oubliés.

Les voilà gisant en pleine stupéfaction : tous avec la même expression d'incompréhension, d'interrogation sur le visage. Je les vois alignés, depuis le début de l'Histoire, le Carthaginois à côté du Romain, le Tatar à côté de l'Occidental, l'Azèque à côté de l'Espagnol, posant la même question du fond de la mort, à travers les siècles. Et la vie insensée ne sait rien leur donner d'autre en guise de réponse que d'entasser davantage de tués. Tous enveloppés dans le même manteau maternel. Le manteau du silence.

Traduit de l'allemand par Daniel Muringer que nous remercions pour son aimable accord (texte issu du *Bumserbuch*, 1916).

« Les voyages du tsar Alexandre III¹ »

Récit de Jonas Biliūnas, 1903

À propos de l'auteur

Jonas Biliūnas (1879-1907) est né dans la région d'Anykščiai. Il était le huitième et dernier enfant d'une famille de paysans aisés. Sa brève existence fut marquée très tôt par la rébellion et l'engagement politique et social. Ainsi, alors qu'il est encore lycéen, il fonde une société secrète dans son école. Orphelin à 14 ans, il refuse en 1899 d'entrer au séminaire, ce qui le prive de l'appui financier de sa parenté et l'oblige à donner des cours particuliers pour gagner sa vie. Il s'inscrit en 1900 à la faculté de médecine de Dorpat (aujourd'hui Tartu, en Estonie) et commence parallèlement à écrire nouvelles et poèmes.



Jonas Biliūnas
(1879-1907)

Expulsé dès l'année suivante de l'université pour participation à des cercles, manifestations et émeutes anti-tsaristes, il entre à l'École supérieure de commerce de Leipzig en 1903. C'est dans cette ville qu'il contracte la tuberculose qui devait l'emporter à l'âge de 28 ans. En 1904, il suit également des cours de littérature à l'université de Zürich. Il meurt à Zakopane, la célèbre ville de cure polonaise dans les Tatras, où il se faisait soigner. Ses restes furent ramenés en Lituanie en 1953.

Son œuvre est variée et relativement abondante, malgré la brièveté de sa vie : nouvelles, poèmes, articles de critique littéraire et d'histoire, brochures à caractère politique, écrits sous de nombreux pseudonymes. Le texte présenté ici paraît pour la première fois en français, dans une traduction de Jean-Claude Lefebvre. Deux autres nouvelles de Biliūnas ont déjà été publiées en français dans les Cahiers Lituanien n°3 en 2002 : *Kliudžiau* (Touché) et *Brisiaus galas* (La fin de Brisius). Elles avaient été traduites par Isabelle Chandavoine-Urbaitis.

Signalons enfin que Jonas avait un cousin, Antanas Biliūnas (1905-1970), également écrivain : un conte de cet auteur, *Pasaka apie knygą* (Le livre du Destin), a été traduit par J.C. Lefebvre et publié dans les Cahiers Lituanien n°7 en 2006.

¹ Titre original : « Kaip caras Aleksandras Tretysis važiavo », in : *Raštai*, T. I, Vaga, Vilnius, 1980, p. 62-66.

Contexte historique

Pour éclairer le texte qui suit, il convient de rappeler ce que fut la politique de russification mise en place par le pouvoir tsariste à partir de Nicolas I^{er} (1825-1855). À la suite de l'insurrection polono-lituanienne de 1830, l'université de Vilnius fut fermée en 1832 et le resta jusqu'en 1919, ce qui explique pourquoi Jonas Biliūnas s'était inscrit dans une autre université de l'empire, celle de Dorpat.

Après la seconde insurrection polono-lituanienne (1861-1864), des mesures draconiennes furent prises par le gouverneur général de Vilnius Mikhaïl Mouraviou-Vilenski² : interdiction de parler lituanien en public, fermeture des écoles lituaniennes et polonaises, obligation – jusqu'en 1904 – d'écrire le lituanien en caractères cyrilliques³. On cherche aussi à éradiquer la foi catholique au profit de l'orthodoxie : démolition d'églises (par exemple St-Joseph à Vilnius), affectation d'édifices catholiques au culte orthodoxe, fermeture de monastères, contrôle préalable des sermons par les autorités. Toutes ces mesures furent décidées sous le règne d'Alexandre II, tsar pourtant réputé libéral, son nom restant associé à l'abolition du servage.

Son assassinat entraîne, dès l'avènement de son fils Alexandre III (1881-1894), une remise en cause des réformes libérales du règne précédent, notamment en matière d'éducation et de justice. La politique de russification se durcit encore : le russe devient la seule langue officielle d'enseignement dans les provinces baltes en 1887.

On mesure ainsi l'ironie de l'auteur dans la scène où les moujiks font au tsar l'offrande rituelle du pain et du sel, symboles de communion et d'amitié indestructible.

« Les voyages du tsar Alexandre III »

Vous rappelez-vous cet automne froid et humide ? Du matin au soir, pendant des nuits entières un fin crachin tombait, - si fin que ses gouttes minuscules traversaient les vêtements et mouillaient la peau, faisant frissonner les membres engourdis du voyageur épuisé. Le soleil apparaissait rarement derrière les nuages, le ciel assombri, continuellement couvert, adressait à la terre un regard glacial. Le voyageur transi ne pensait qu'à la maison chaude vers laquelle il se hâtait, là où l'attendaient la famille et le bortsch brûlant. Aïeux et aïeules depuis longtemps chauffaient devant le poêle leurs os affaiblis, craignant de mettre le nez dehors.

² Cf. « Démone en Lituanie et La folle de Lituanie » par Jean-Claude Lefebvre, *Cahiers Litvaniens*, n°15, 2016, p. 32.

³ Cf. « L'exploit des knygnešiai, porteurs de livres de l'époque tsariste » par Karolina Paliulis, *Cahiers Litvaniens*, n°5, 2004, p. 13-19.

Vous rappelez-vous ? Dans cet automne si froid la police vous chassait, quelques hommes pris dans chaque village, vers la voie ferrée, et là, vous injuriant et vous aboyant dessus comme seuls savent aboyer les Moskals⁴, vous blessait à coups de nagaïka⁵ et vous faisait mettre en rangs des deux côtés de la voie. Et vous, chaussés d'écorce tressée, avec de minces couvertures et petits baluchons sur les épaules, vous restiez là debout deux jours, trois jours dans le froid et la pluie, trempés et gelés, affamés et épuisés, vous attendiez... Vous attendiez... le passage du tsar Alexandre III.

Craignant le ressentiment provoqué par les forfaits commis avec ses conseillers, le tsar ordonnait qu'on vous chasse de chez vous pour que vous le protégiez du danger. De même qu'un loup, sortant de son antre, regarde avec effroi de tous côtés en claquant des dents, de même le tsar redoute de quitter son palais, parce qu'il voit partout les ombres de ceux qu'il a injustement maltraités ou assassinés. Comme si, criant leur ressentiment, ces ombres poursuivaient en lui la méchanceté absolue. Et ces policiers vous chassaient près de la voie ferrée pour que vous le protégiez des ombres malheureuses, que vous les empêchiez de se venger des injustices commises envers les hommes, car le tsar se sent coupable.

Vous rappelez-vous ? Vous restiez debout jour et nuit à claquer des dents de froid, ne pouvant bouger de votre place, allumer un feu, prendre un repas chaud... Mais quand le tsar fut passé comme une bourrasque dans le pays, aussitôt votre cœur fut plus léger, comme si on retirait la pierre qui vous oppressait la poitrine. Vous respiriez tous mieux, bien que vous soyez épuisés et transis à ne pouvoir presque rentrer chez vous : beaucoup d'entre vous tombèrent malades de cette épreuve, quelques-uns même, à ce qu'on dit, en moururent.

Comment ne vous rappelleriez-vous pas tout cela ? Vous étiez là vous-mêmes, gelés et affamés, torturés par la pluie et la fatigue ! C'est bien vous qui avez subi et enduré tout cela, moi je m'en souviens seulement parce qu'on me l'a raconté. J'étais plus heureux que vous ! Vous n'avez fait que protéger le tsar, moi j'ai eu la chance de le voir. À cette époque où, debout tout le long du chemin vous grelottiez trempés par la pluie, le tsar arriva dans une grande ville. J'étais alors dans cette ville moi aussi, petit villageois innocent, mais déjà élève de la première classe. C'est pour cela que j'eus la chance de voir le tsar. L'inspecteur nous convoqua tous, gronda les villageois mal habillés, nous mit en rangs et comme des oisons nous chassa devant lui près du bel arc construit

⁴ Terme utilisé autrefois par les Lituaniens (mais aussi les Polonais, Biélorusses, Ukrainiens et Roumains) pour désigner les Russes, en référence à la Moscovie.

⁵ Court et épais fouet de cuir utilisé par les Cosaques de Russie.

au milieu de la ville, là où le tsar devait s'arrêter. Nous attendions tous, debout : vous gelés et nous effrayés... Nous n'étions pas seuls à attendre : toutes les rues étaient pleines de monde ; autour de l'arc splendide et dessous se tenaient les notables locaux : fonctionnaires, fabricants et marchands – tous beaux et bien vêtus. Non loin de nous, sur deux rangs, des moujiks amenés là portaient le pain et le sel. Tout le monde attendait le tsar.

« Hourra ! Hourra ! » La clameur, venue du bout de la rue, augmentait sans cesse. « Il arrive, il arrive », murmurait-on tout autour. La clameur enflait toujours : c'est ainsi que les gens saluaient leur maître étranger.

« Hourra ! », criaient déjà près de nous une foule de gens : dans un carrosse magnifique le tsar arrivait avec sa famille. Sur les côtés, des Cosaques à cheval. « Chapeaux bas ! », cria un policier. « Criez hourra ! », nous ordonna l'inspecteur et, la bouche ouverte, il brailla à plein gosier : « Hourra ! Hourra ! Hourra ! » Les mêmes cris retentissaient tout autour. Et moi aussi je criai hourra de toutes mes forces, au point que ma voix s'enroua et que des larmes jaillirent de mes yeux, comme si quelqu'un me versait de l'eau froide sur le cœur et me comprimait la poitrine. Le carrosse s'arrêta, le tsar en descendit et alla se placer sous l'arc. Dressé sur la pointe des pieds, allongeant le cou, je regardai le tsar de mes yeux exorbités et cessai même de crier. Je ne sais pourquoi me revint alors en mémoire le Russkof Grigalius, écorcheur et châtreur dans notre ferme, avec sa figure rougeaude, sa grande barbe brune, les grands morceaux de cuir dont il était affublé, son grand baluchon de cuir ; nous, les enfants, avions si peur de cet homme qui venait chaque année chez mon père et, sitôt sa tâche obtenue, buvait à lui tout seul une grande bouilloire de thé...

Le tsar se tenait sous l'arc, entouré par les hauts-de-forme des notables ; il goûta le pain et le sel des moujiks puis, retournant s'asseoir dans le carrosse, s'en alla sous les cris des gens ivres d'enthousiasme... Était-ce de la joie qu'il y avait dans leurs cris, ou autre chose, impossible de le discerner...

J'avais vu le tsar, mais je sentais au fond de mon cœur une anxiété douloureuse, sans comprendre pourquoi ; je revins à la maison triste, affligé, comme si j'avais commis une mauvaise action...

Il y a déjà longtemps de cela, mais maintenant encore, quand je me souviens, je ressens dans mon cœur la même anxiété. « Quel besoin ai-je eu de crier à m'enrouer la voix, quel besoin ai-je eu de m'approcher de ce tyran en le saluant au lieu... au lieu de rester tranquillement assis dans ma chambre ? » C'est ainsi que je songe maintenant, et, rien qu'à me souvenir de cela, mon visage devient rouge de honte. Car c'est bien un péché que de saluer joyeusement un méchant homme ! À la vérité, j'étais petit et ne pouvais encore distinguer le bien du mal, je ne pouvais comprendre mon comportement, seul mon cœur s'apitoyait sur la souffrance que je lui avais causée par mon irréflexion et il battait encore anxieusement, douloureusement dans ma faible poitrine. Ainsi, j'étais encore un bébé, un incapable... Mais pourquoi donc ces

foules de gens déjà adultes criaient-ils avec une telle joie, comme s'ils voyaient leur père bien-aimé ? De quoi remerciaient-ils le tsar ? Quelles faveurs avaient-ils obtenues de lui ? C'était pour la plupart des gens pauvres – ouvriers et artisans de toutes sortes. De quoi devaient-ils donc remercier le tsar ? De ce qu'il les accable des plus lourds impôts, qu'il les tienne dans la servitude et les ténèbres et qu'il aide toutes sortes de notables à les maltraiter ? Oui, de cela seulement. Les hommes ne sont encore que de vrais bébés, incapables de réflexion. Ils continuent de glorifier leurs pires oppresseurs, ceux qui sont plutôt cruels et puissants que justes. Le méchant le plus puissant, ils le tiennent presque pour un dieu, ils finissent par apporter des offrandes à ce dieu, par verser leur sang pour lui, par lui sacrifier leur santé et leur vie. Ils ont l'esprit si faible que non seulement ils n'osent pas combattre ces méchants, mais qu'ils ont peur de les comprendre, de deviner leur vraie nature, ils ont peur, même en pensée, de les tenir non pour leurs bienfaiteurs et souverains, mais pour de méchants et féroces destructeurs d'hommes !...

Si vous vous rappelez encore cet automne froid, humide, quand debout des deux côtés de la voie ferrée des hommes gelaient et macéraient dans l'eau, affamés et épuisés, si vous étiez obligés à nouveau, un jour ou l'autre, d'être debout à protéger le tsar, rappelez-vous que ce n'est pas votre souverain que vous protégez mais le pire méchant homme venu de l'étranger, le plus épouvantable tyran et destructeur d'hommes ; sachez que ce n'est pas un souverain donné à vous par Dieu, mais seulement le démon qui prend son apparence...

*Jonas Biliunas,
Introduit et traduit par Jean-Claude Lefebvre*

Le buste de Louis Henri Bojanus, de Vilnius à Bouxwiller

Philippe Edel, Piotr Daszkiewicz

Dans la salle du Conseil de l'hôtel de ville de Bouxwiller a été dévoilé, le 24 septembre 2016, un buste du naturaliste Louis Henri Bojanus réalisé en 1977 en Lituanie. L'émouvante cérémonie s'est déroulée en présence d'un important aréopage. Outre le maire de la petite cité alsacienne et le représentant du recteur de l'université de Vilnius y assistaient l'ambassadeur de Lituanie en France, la représentante permanente de la Lituanie auprès du Conseil de l'Europe, le député de la circonscription, les présidents de la Communauté de communes du pays de Hanau, de l'Association des amis du Musée du pays de Hanau, du Cercle d'histoire Alsace-Lituanie, de l'Union des Lituanien de Strasbourg, de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace et de l'Union internationale des Alsaciens, ainsi qu'un nombreux public.

Si l'évènement fut exceptionnel, c'est pour au moins trois raisons : il honorerait d'abord la mémoire d'un illustre fils de cette ancienne capitale du pays de Hanau, qui y était né et y passa toute son enfance. Il révéla ensuite le rôle que ce grand scientifique du début du XIX^e siècle a pu jouer à son époque au sein d'une prestigieuse université à l'autre bout de l'Europe. Il concernait enfin une œuvre d'art qui connut un destin tout à fait insolite.

Rappelons d'abord que Louis Henri Bojanus (1776-1827) fut un des plus grands zoologistes et anatomistes de son temps. Plusieurs articles¹ parus dans les *Cahiers Lituanien*s ont déjà été consacrés à la vie et l'œuvre de ce scienti-



Jonas Jagėla et le buste à Vilnius (1977)

¹ Voir notamment : Philippe Edel, « L.H. Bojanus (1776-1827), un grand scientifique entre Ouest et Est », *CL* n°3, 2002 ; Philippe Edel, « L'âge d'or de la médecine francophone à l'Université de Vilnius », *CL* n°9, 2010 ; Caroline Paliulis, « Entre Joseph Frank et Louis Bojanus, une longue et tenace inimitié à l'université de Vilnius sur fond de guerres napoléoniennes », *CL* n°11, 2012 ; Piotr Daszkiewicz & Philippe Edel, « Le testament de Louis Henri Bojanus (1776-1827), un document inédit de l'histoire des sciences naturelles », *CL* n°12, 2013 : <http://www.cahiers-lituanien.org/bojanus/>

fique qui enseigna la médecine vétérinaire, puis l'anatomie comparée pendant près de deux décennies à l'université de Vilnius. Membre correspondant de plusieurs académies parmi les plus réputées, auteur d'environ soixante-dix publications, anobli par le tsar, Bojanus entretint d'étroites relations avec les plus grands naturalistes d'Europe, et notamment avec Georges Cuvier (1769-1832), un des fondateurs de la paléontologie moderne. Par son action, Bojanus contribua au renouvellement du monde académique qui allia de plus en plus l'enseignement à la recherche et privilégia les disciplines scientifiques.

Au XIX^e siècle, quand Bojanus intégra l'université de Vilnius, celle-ci commençait à bénéficier d'un rayonnement considérable. Créée en 1579 à l'époque de l'Union polono-lituanienne, elle avait été refondée en 1803 en tant qu'institution impériale par le tsar Alexandre I^{er} qui fit appel à de nombreux éminents professeurs étrangers – dont Bojanus. Elle devint à l'époque la première université de l'empire russe en nombre d'étudiants et elle compta parmi l'une des meilleures d'Europe.

Ainsi, quand au début des années 1970 les responsables académiques lituaniens commencèrent à préparer la commémoration du 400^e anniversaire de sa création, ils voulurent marquer ce passé prestigieux et ouvert sur le monde de leur université, alors même que leur



Le portrait par Maciej Przybylski (1835)

pays restait confiné derrière le Rideau de fer sous le joug soviétique. Le professeur Vladas Drėma, historien officiel de l'art à l'époque en Lituanie, fut invité à concevoir plusieurs projets artistiques pour ce quadruple centenaire. Dans le bâtiment central de l'université situé dans la vieille ville, il proposa notamment de décorer la mezzanine de la salle des Colonnes dite Petite Aula – une salle prestigieuse où étaient solennellement remis les titres de doctorat *honoris causa* aux personnalités honorées – avec les bustes en plâtre de quatorze des plus célèbres professeurs de l'âge d'or de l'université. C'est l'artiste plasticien Jonas Jagėla – alors âgé de 32 ans – qui se vit confier la réalisation de la majorité des bustes qui furent installés dans la galerie de cette très belle salle.

Le buste de Bojanus fut réalisé en 1977. Pour l'exécuter, Jagėla ne disposait comme modèle que du portrait dessiné en 1835 à Vilnius par Maciej Przybylski / Motiejus Pšibilskis (1795-1867). Issu de la collection de la Société de médecine de Vilnius, ce dessin avait été exécuté après la mort de Bojanus, mais par un peintre graveur qui connaissait le naturaliste, enseignant lui-même aussi à cette époque à l'université de Vilnius où il avait en charge la chaire de gravure depuis 1818. À partir de 1829, il dirigea également l'atelier lithographique de l'université qui prit plus tard son nom. On notera que le portrait qu'il fit de Bojanus, longtemps conservé dans les archives de l' Arsenal des musées de Vilnius, est exposé depuis 2010 dans une des salles du Musée national de Lituanie. Il fit l'objet de nombreuses reproductions exécutées avec plus ou moins de talent. Parmi les plus connues figurent notamment les lithogravures par W. Otto et par J. Pavinskis réalisées dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ainsi que la fresque exposée dans la librairie universitaire Littera à Vilnius depuis 1978 et peinte par le professeur de l'Institut des beaux-arts de Vilnius, le peintre et sculpteur Antanas Kmieliauskas (né en 1932). La gravure de Przybylski inspira également en 1986 l'imposant buste en bronze réalisé par le sculpteur Danielius Sodeika qui se trouve dans le grand auditorium de l'Académie vétérinaire de Kaunas. Cette année-là, l'artiste Antanas R. Šakalys s'en inspira également pour signer une gravure présentant Bojanus comme précurseur tant de l'anatomie comparée que de la lithographie en Lituanie. On remarquera aussi le portrait aux couleurs vives exposé au *Technikum Bojanus* de Łomża en Pologne et peint en 1964 par le professeur de dessin de l'école Robert Deptuta. En 2003, la gravure servit encore de modèle au croquis brossé par Piotr Kanarek pour illustrer un article de la revue *Forum Akademickie* de Lublin.

Il existe cependant un autre portrait original de Bojanus, daté de 1809, dessiné et gravé à Darmstadt par le graveur attiré du naturaliste, Friedrich Leonhard Lehmann. Né en 1787 dans cette ville où ils se connurent, Lehmann suivit Bojanus à Vilnius où il travailla comme graveur à l'université de Vilnius jusqu'à sa fermeture par le pouvoir tsariste en 1832. Ce deuxième portrait est exposé depuis plusieurs décennies au LWL-Museum für Kunst



Le buste exposé à Bouxwiller depuis 2016

und Kultur (avant 2008 : Westfälisches Landesmuseum) à Münster, la plaque de cuivre étant, elle, conservée aux Archives familiales Merck à Darmstadt. Il ne fut reproduit que dans un nombre limité de publications occidentales à petite diffusion et est resté inconnu à l'époque en Union soviétique. Le sculpteur Jagėla n'en avait donc pas connaissance quand il réalisa le buste.

Plus récemment, un ultime portrait, exhumé des réserves du Musée national de Varsovie et réalisé en 1815 par un collègue de Bojanus à Vilnius, le professeur de peinture Jan Rustem, est présenté comme présumé être celui de Bojanus.

Depuis l'effondrement de l'URSS et la reconnaissance de l'indépendance de la Lituanie en 1991, la vieille ville de Vilnius attire à nouveau touristes et visiteurs de l'étranger qui découvrent avec ravissement l'ensemble baroque du campus historique de l'université. La salle des Colonnes et ses bustes, dont celui du natif du pays de Hanau, suscita notamment la curiosité et l'intérêt du président du Cercle d'histoire Alsace-Lituanie.

C'est en 2015 que le directeur du musée de l'université, Ramūnas Kondratas, découvrit – intact – un double du buste du savant alsacien dans les réserves de l'université. Soit presque 40 ans après sa réalisation ! Les dirigeants du cercle d'histoire mirent alors le maire de Bouxwiller, Alain Janus, en relation avec le recteur de l'université de Vilnius, le professeur Artūras Žukauskas, qui accepta de faire don de cet exemplaire à la municipalité française. Grâce au soutien de l'ambassadeur de Lituanie en France, Dalius Čekuolis, le buste fut acheminé de Vilnius à Bouxwiller où il est donc désormais installé dans la salle du Conseil de l'hôtel de ville. La sculpture a été fixée sur un socle en métal spécialement conçu par un artisan alsacien, Julien Zebst.

Lors de la cérémonie de dévoilement à laquelle avait également été convié son auteur, le sculpteur Jonas Jagėla, alors âgé de 71 ans et toujours en activité en Lituanie où il réalise notamment des monuments à la mémoire des Litvaniens déportés en Sibérie pendant les années d'annexion soviétique, un dépliant explicatif fut réalisé par le cercle d'histoire, ainsi qu'une carte postale commémorative, offerte par *Cartes Postales Magazine*. Ils furent diffusés auprès des personnes présentes afin que chacun puisse les emporter et les garder en souvenir de cet évènement marquant des relations franco-lituanienues en Alsace.

Un bison de Białowieża pour le musée de Strasbourg - complément d'enquête

Piotr Daszkiewicz, Tomasz Samojlik, Anastasia Fedotova

Dans l'avant-dernier numéro des *Cahiers Litvaniens*¹, nous avons publié un texte au sujet de démarches entreprises auprès de l'administration tsariste pour obtenir un bison d'Europe pour le Musée zoologique de Strasbourg. Notre article se fondait principalement sur les documents de la Société du Musée d'histoire naturelle de Strasbourg [cote 88 Z], conservés aux Archives de la Ville et Eurométropole de Strasbourg. Les recherches dans les archives russes, faites à la demande des auteurs, par l'Institut d'histoire de la science et de la technologie de l'Académie des sciences de Russie ont apporté de nouveaux éléments. Les documents concernant l'histoire du bison pour le musée de Strasbourg se trouvent aux Archives Nationales Historiques de Russie (Российский Государственный Исторический Архив) dans un fonds intitulé : « Sur l'approvisionnement en peaux de bisons d'Europe de Musées à Iéna, Giessen, Dresde et Stockholm 1858-1860 » (RGIA, F. 387 o. 2, n° 21761).

Parmi ces documents, citons une correspondance entre le ministère russe des Affaires étrangères et celui des Biens impériaux, avec la demande d'obtenir un bison pour le musée de Strasbourg et celle de permettre de chasser un de ces animaux (RGIA, F. 387, o. 2, n°21761, k. 32). L'autre document, qui émane du département forestier du ministère des Biens impériaux, est intitulé



Le bison du Jardin d'Acclimatation, arrivé à Paris en juillet 1865 de la forêt de Białowieża

« Demande d'abattre un bison pour le Musée de Strasbourg ». Il porte un ajout manuscrit : « Permission du tsar du 9 février 1859 » (RGIA, F. 387, o. 2, n°21761, k. 33). Il est accompagné d'une lettre du département forestier au

¹ Piotr Daszkiewicz, Tomasz Samojlik « Un bison de Białowieża pour le musée de Strasbourg, épisode de l'histoire de la zoologie du XIX^e siècle », *Cahiers Litvaniens*, n°14, 2015, p. 33-36.

ministère des Affaires étrangères qui précise que les personnes désignées par le marquis de Châteaurenard pourront participer à la chasse à Białowieża (RGIA, F. 387, o. 2, n° 21761, k. 35). Le 23 février 1859, le ministère des Affaires étrangères explique dans une autre lettre que Châteaurenard n'a pas fait de demande de chasser et qu'il n'est pas souhaitable que des étrangers puissent participer à la chasse. Le ministère demande donc à celui des Biens impériaux que le bison soit abattu et empaillé par des personnes compétentes (RGIA, F. 387, o. 2, n° 21761, k. 37). Cependant, Georgij Karcov, dans sa monographie sur la forêt de Białowieża éditée en 1903, écrit qu'en 1859 le marquis de Châteaurenard tua un bison lors de la chasse pour le musée de Strasbourg. Il n'y a cependant pas de traces de l'expédition ou de l'arrivée de l'animal à Strasbourg. Cet auteur nota aussi qu'un deuxième bison fut tué pour le musée de Strasbourg en 1865.

Pourquoi ne trouvons nous pas de traces de l'expédition de ces animaux ? Nous avons supposé dans notre article que l'insurrection polono-lituanienne de 1863 rendit la chasse plus difficile durant cette période. De plus, à cause de la vague de sympathie en France pour les insurgés, les relations franco-russes devinrent moins cordiales et l'administration russe moins motivée pour faire de pareils cadeaux.

Mais peut-être existe-il une autre explication pour le fait que le bison n'arriva pas à Strasbourg. Les documents des archives de Saint-Petersbourg apportent un élément nouveau de réponse. La chasse aux bisons, très compliquée aussi du point de vue administratif, n'était qu'une première étape. Après cela, il fallait préparer l'animal pour le transport. Dans une lettre envoyée en mars 1859, Mikhaïl Mouraviov-Vilenski, à l'époque ministre des Biens impériaux, expliqua que l'organisation des chasses était de la compétence des autorités locales mais qu'il n'y avait pas dans le gouvernement (gouvernorat) de Grodno de taxidermiste qualifié pour préparer le bison et que le ministère des Affaires étrangères devait trouver lui-même une personne compétente (RGIA, F. 387 o. 2, n° 21761, k. 40). Il est donc probable que le bison pour Strasbourg ait bien été chassé mais qu'il n'y eut personne à Białowieża capable de le préparer à temps, car le musée de Strasbourg, non prévenu par l'administration russe, n'envoya pas son taxidermiste.

Il existait en effet à l'époque un véritable dysfonctionnement dans l'administration tsariste chargée des envois des bisons à l'étranger. Ainsi, en 1860, l'université de Fribourg-en-Brisgau reçut comme cadeau du tsar Alexandre II des peaux et des squelettes des deux bisons. La réception de sept spécimens fut une grande surprise et les autorités universitaires saluèrent la générosité du tsar. Cependant, il s'avéra rapidement qu'il s'agissait d'une erreur d'envoi et l'université badoise fut contrainte de rendre « le cadeau du tsar ». Dans ce contexte, il n'y a rien d'étonnant que le bison promis à Strasbourg ne soit jamais arrivé.

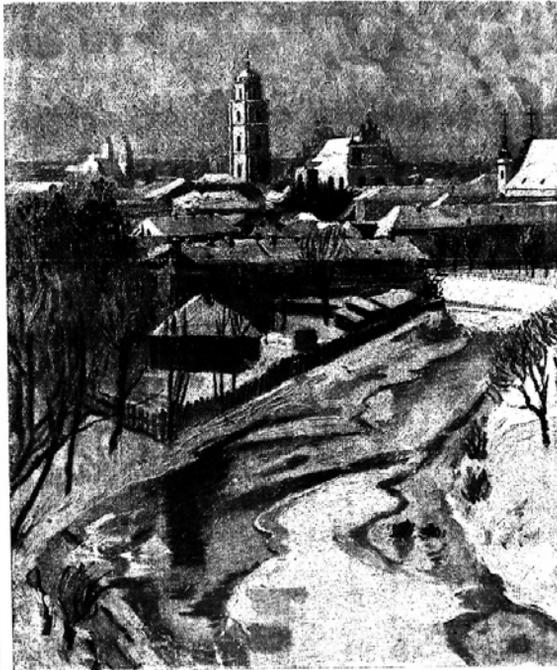
Scheinwerfer

Bildbeilage zur Zeitung der 10. Armee

Nummer 107

Wilna, am 30. Lenzmond (März) 1918

4. Kriegsjahr



Wilna vom Bekieschberge aus

Nach einer Farbzeichnung von Professor Franz Steigebauer.

Supplément illustré du Journal de la 10^e Armée dirigé par Oskar Wöhrle

Turiny

Sartre'as ir Beauvoir Lietuvoje: nesusipratimai, abipusės manipuliacijos ir nutylėjimai

Cécile Vaissie, rusistikos ir sovietologijos studijų profesorė, Rennes 2 universitetas

Kuo lietuviams svarbi de Beauvoir ir Sartre'o viešnagė Lietuvoje?

Solveiga Daugirdaitė, tyrėja, Lietuvių literatūros ir tautosakos institutas (LLTI)

Rašytojas ir poetas Oskar Wöhrle (1890-1946), maištautojas pakerėtas Lietuvos

Marc Chaudeur, filosofas ir vertėjas, ir Philippe Edel, Elzaso-Lietuvos istorijos bendrija

Jonas Biliūnas : Kaip caras Aleksandras Tretysis važiavo

Įžanginis žodis – Jean-Claude Lefebvre, literatūros dėstytojas

Liudvigo Heinricho Bojanau biustas, istorija tarp Vilniaus ir Buksvilerio

Philippe Edel, Elzaso-Lietuvos istorijos bendrija, ir Piotr Daszkiewicz, mokslo istorikas, Nacionalinis gamtos istorijos muziejus, Paryžius

Belovežo girios stumbras Strasbūro muziejui – tyrimo priedas

Piotr Daszkiewicz (Nacionalinis gamtos istorijos muziejus, Paryžius), Tomasz Samojlik (Lenkijos mokslų akademijos Žinduolių institutas), Anastasia Fedotova (Rusijos mokslų akademijos mokslo ir technologijos istorijos institutas).

Summary

Sartre and Beauvoir in Lithuania: incomprehension, reciprocal manipulation and silence

Cécile Vaissie, professor of Russian and Soviet studies, Rennes 2 University

Why is Beauvoir's and Sartre's Stay in Vilnius Significant to Lithuanians?

Solveiga Daugirdaitė, researcher, The Institute of Lithuanian Literature and Folklore (LLTI)

Writer and poet Oskar Wöhrle (1890-1946), a Rebel Charmed by Lithuania

Marc Chaudeur, philosopher and translator, and Philippe Edel, Alsace-Lithuania History Circle

Jonas Biliūnas : How the Tsar Alexander III Travelled

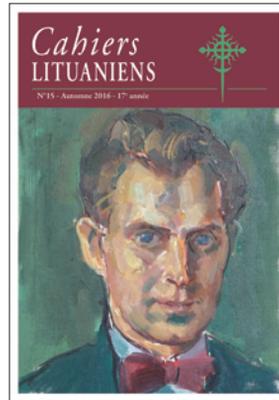
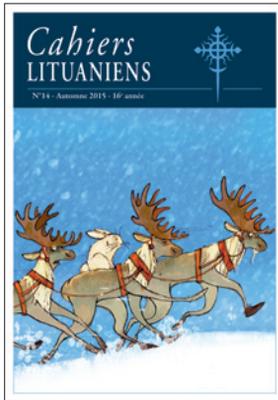
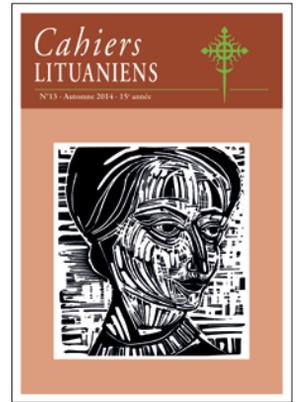
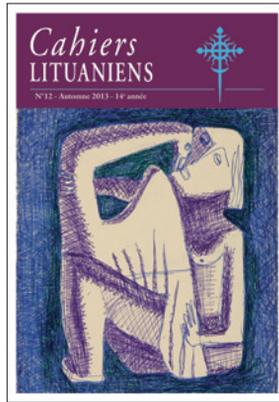
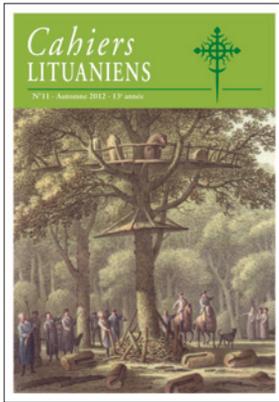
Introduction by Jean-Claude Lefebvre, professor of literature

The Bust of Ludwig Heinrich Bojanus, An History between Vilnius and Bouxwiller

Philippe Edel, Alsace-Lithuania History Circle, and Piotr Daszkiewicz, science historian, National Museum of Natural History, Paris

A Bison from Bialowieża Forest for the Strasbourg Museum – Appendix of an Investigation

Piotr Daszkiewicz (National Museum of Natural History, Paris), Tomasz Samojlik (Institute for Mammals of the Polish Academy of Science), Anastasia Fedotova (Russian Academy of Sciences, Institute for the History of Science and Technology)



Cahiers LITUANIENS

Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

www.cahiers-lituanien.org



N° ISSN 1298-0021